Octobre 2021

Baptême 2021 : L'abandon

La Grenouille

Ou l'être de l'étang

Aurore naissante,
Le jour s'éveille.
Un ciel de sang,
Rouge vermeil.

Bien dans mon corps,
Ange dans l'âme
Malgré qu'encore
Coule une larme.

Amour d'or jaune,
J'étais charmé,
Son rire résonne,
Dans mes pensées

N'arrivant guerre
A distinguer,
Les yeux ouverts
De ceux fermés,

De mon sommeil
J'éclos enfin,
Gouttes bleues de sel,
Mes yeux sont pleins.

Ô que les mots,
Venant si clairs,
Laissent au chaos
Un goût amer

Nul ne pouvant
Un rêve aimer,
Celle que j'aime tant
Je laisse filer.

Rêve arc-en-ciel

Guillaume Bellon

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Table des matières

Mot des Grenouilles 4

Mot de la présidente 5

Mot de la team baptême 6

Discours de baptême 7

1. Sur l'impossibilité de l'abandon pur 7
2. **« Quand on s'abandonne, on ne souffre pas. Quand on s'abandonne même à la tristesse, on ne souffre plus. »** 13

Présentation des baptisés 41

Articles 52

1. Du Rogue-like à l'abandon : petites pensées. 52
2. Peut-on parler de philosophie chinoise ? 55

Poésies 69

Playlist 71

Jeux 73

1. Mots-croisés 73
2. Mots mêlés 74

Dixits 75

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Mot des Grenouilles

Qui dit automne et mois d'octobre dit trois choses fondamentales : le retour des Pumpkin Spice Latte chez Starbucks, le monde qui devient orange et… DE NOUVEAUX BAPTISES CAMARADES !

Cette année, ils sont beaux (la beauté est subjective), ils sont nombreux (les mathématiques sont subjectives… wait…), ils sont philosophes (c'est quoi un « philosophe » ?) ! Alors n'attends plus pour prolonger ta lecture car tu les découvriras au fur et à mesure que tu tournes les pages de cette nouvelle Grenouille qui a pour thème, notre thème de baptême : l'abandon.

La présentation des néo's certes, mais pas que ! Dans cette Grenouille, tu découvriras également nos très fameux dixits, une chilly playlist, quelques jeux, des discours, si nous pouvons parler de philosophie chinoise et bien d'autres choses encore.

Nous te donnons d'ores et déjà rendez-vous en novembre pour une Grenouille sur le thème de l'horreur. Alors jeunes néo's, sympathisants du cercle et comitards, si l'envie vous dit d'y contribuer, c'est avec une grande joie que l'équipe Grenouille accueillera vos réalisations !

Joe, pour la team Grenouille

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Mot de la présidente

Hello petit batracien !

En ce mois d'octobre, je vais commencer par féliciter nos néos pour leur parcours et leur réussite du baptême. On est super fiers de vous et heureux de vous compter parmi les membres du CEP ! J'espère que vous continuerez de vous y plaire et de passer de bons moments car c'est quand même le plus important. Je tiens aussi à remercier tous les comitards qui se sont investis dans le baptême, vous avez fait du super taff, on n'y serait jamais arrivé sans vous !

En ce qui concerne les activités du cercle, la guindaille comme nous la connaissons d'avant le covid est de retour ou presque avec l'arrivée du covid safe ticket dans les cercles, les pistes de danses peuvent à nouveau accueillir vos meilleurs dance moves ! Sinon, en ce qui concerne les soirées du jeudi, j'ai le plaisir de vous confirmer que nos kinder bailey's bien aimés sont bien de retour depuis la semaine passée, n'hésitez donc pas à venir en déguster un (ou plus si affinité) tous les jeudis au Foyer. Vous pourrez également déguster pendant tout le mois d'octobre de la Bourgogne des Flandres qui est notre bière du mois (dépêchez-vous, il parait que notre cher président de baptême va finir les stocks à la vitesse de l'éclair).

Je vous laisse maintenant allez découvrir les articles et autres contributions, ainsi que les présentations de nos néos et aussi les incontournables dixits

Des bisous, au plaisir de vous voir aux soirées du jeudi bientôt !

Marie Sauvage

Présidente 2021-2022

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Mot de la team baptême

Après un mois d'activités de baptême, la belle et grande famille des baptisés CEP s'est agrandie de pas moins de 28 membres, un nombre exceptionnel qui n'a pas été vu depuis des générations très lointaines. Alors répétons ce qui a déjà certainement été dit par notre chère présidente de cercle il y a quelques pages : Félicitations les néos ! Ce fut un plaisir de vous voir évoluer dans votre réflexion tout au long de ce parcours philosophique et humain. La team baptême espère du plus profond de son cœur que vous avez trouvé votre compte au sein de celui-ci, tant au niveau de votre réflexion philosophique que des rencontres et amitiés qui se sont construites au cours de ces dernières semaines.

De notre côté, c'est avant tout une extrême fierté qui est ressentie face à ce que vous avez produit tout au long de ce baptême, tout particulièrement vos discours qui étaient tout aussi qualitatifs que diversifiés. Sachez que notre réflexion sur le thème de l'abandon a également été approfondie grâce aux réflexions et développements que vous avez construits dans ces derniers, parce que, bien que les catéchumènes soient le centre de notre attention, l'expérience du baptême CEP apporte également beaucoup à l'ensemble des comitards qui la font vivre.

Bienvenue à vous tous dans notre magnifique cercle (même ceux qui sont là depuis longtemps), c'est un monde fait de plaisir et de belles rencontres, de moments d'amusement et de philosophie à toutes les heures du jour et de la nuit. Je ne peux que vous encourager à vous investir dans les activités, la vie et le folklore du CEP, vous avez tout à y gagner ! Vous y trouverez une belle famille et des expériences enrichissantes pour toute une vie. Sachez que vous êtes le futur du cercle et qu'on espère profondément que vous y trouverez votre place !

Au plaisir de tous vous revoir autour d'une Bavik ou mille au foyer. Et n'oubliez pas qu'un parcours de réflexion philosophique et introspectif n'est jamais complètement terminé, donc gardez toujours la devise de notre beau cercle à coeur : ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ.

Je terminerai ce mot en remerciant toutes les personnes s'étant investies pour le bon déroulement ce baptême, que ce soient les catéchumènes eux-mêmes par leur participation active, mais aussi l'ensemble des comitards et comitardes, sans qui le praesidium de baptême aurait sombré dans la folie en S1. Remerciements tout particulier à Boodts, Sebastiano et Axel pour avoir fait des merveilles et sacrifié des heures de sommeil pour préparer certaines choses trop secrètes que pour être mentionnées dans ce journal. Et, bien entendu, mille mercis à mes génialissimes VP de baptême, Emilie Carrette, Nicolas Dacos et Valentin Weber pour m'avoir supporté et assisté tout au long de ce beau baptême, ainsi que pour tout le temps, l'énergie et l'enthousiasme que vous avez investis à mes côtés, ce fut vraiment une joie de gérer ce baptême avec vous.

Que le futur du Cercle des Étudiants en Philosophie soit à jamais florissant !

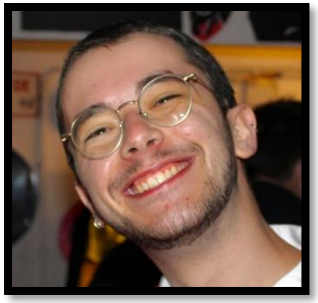
Tristan Arickx, Président de baptême 2021-2022

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Discours de baptême

1. Sur l'impossibilité de l'abandon pur

Par Ugo Grimard



Étymologiquement, l'abandon revient à « laisser au pouvoir de… », à « céder la mainmise sur… ». Composé de *a* et *bandon,* le dernier signifiant permission, autorisation ou encore décret. C'est un mot qui prendra beaucoup de sens au fil des siècles : d'abord « permissions » au 14e siècle (« l'abandon du piller et rober », Froissart), ensuite « abondance » jusqu'au 17e siècle (« et mon païs croist en grand abandon », M. de Navarre), ou encore « gage mis à disposition du créditeur par son débiteur », sens qui perdurera jusqu'au 20e siècle. L'emploi d'abandon avec un objet personnel, et donc l'association de l'idée avec un sujet, date de l'époque moderne.

À ce jour encore, l'abandon porte plusieurs définitions, dont deux principales : « Action de rompre le lien qui attachait une personne à une chose ou à une personne » et « Action de cesser de s'occuper de quelqu'un à qui on était lié par un lien d'affection ou d'obligation » (TLFi). Ces deux définitions ont cela de commun de considérer l'abandon comme une action – soit « ce que fait quelqu'un et par quoi il réalise une intention ou un impulsion » (Le Robert) – et non comme un processus – « Suite ordonnée d'opérations aboutissant à un résultat » (Le Robert). L'accent est donc mis sur le « faire » et l'action serait complètement autotélique. C'est-à-dire que ce qui définit l'abandon est l'action en elle-même, soit la rupture du lien.

C'est là qu'intervient la distinction entre l'abandon et le sacrifice, non pas dans la connotation positive ou négative des termes. Là où l'abandon est autotélique, le sacrifice est téléologique. Là où l'abandon regarde vers ce qui le définit presque par tautologie, le sacrifice regarde vers ce vers quoi il va. L'abandon se caractériserait alors par la dynamique même de l'action, son orientation. Sacrifier, c'est rendre sacré. C'est-à-dire que sacrifier sert un but identifié par avance. Charles 1er, par exemple, a été sacrifié au nom de la république. Une relation s'établit nettement entre le sacrifice du souverain et le but que le sacrifice sert. À l'inverse, l'abandon se définit par la rupture d'un lien et non par le but recherché.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Est-il possible, cependant, d'imaginer une action pour elle-même, sans qu'elle soit motivée par autre chose qu'une absence (en l'occurrence, de lien) ? C'est-à-dire que l'abandon est défini, comme plus haut, par une rupture d'un lien qui lie deux termes et l'absence de relation qui en résulte. Ce serait paradoxal de considérer l'absence comme une motivation potentielle. Puisque la rupture laisse un vide entre un terme A et un terme B, la conséquence de l'action de rupture sans substance, ne peut pas à elle seule motiver l'action. Étant toujours tendu vers l'après, jamais totalement dans le présent, il semble contrintuitif d'envisager de poser des actions sans qu'elles soient justifiées par une anticipation de leurs conséquences. J'entends « toujours tendu vers l'après » en tant que l'instant présent est éphémère et insaisissable. En lisant ce discours, d'ailleurs, j'anticipe toujours quelque peu sur ce qui va suivre. C'est pour cette raison que je parle de tension : je ne peux pas être dans l'après, qui par nature n'est pas encore, mais j'y tends. En ce sens, est-il possible de poser l'action pure, un abandon total ? Je pense que pour envisager l'abandon comme une notion opérante dans le quotidien, au-delà de son aspect théorique, il ne peut pas être complètement distingué du sacrifice, par exemple, ou extrait de son inscription dans un processus quelconque. Peu importe, dans le fond, que l'abandon ne puisse en actes jamais être pur.

En le considérant dans une dynamique de rupture, l'abandon est une action qui permet à la société, et même à l'individu, d'introduire de la nouveauté. Il faut pouvoir envisager de rompre avec ce qui a précédé pour installer ce qui sera. On parle souvent de l'histoire de la littérature, par exemple, en termes de rupture. Les classiques rompraient avec les baroques, classiques avec qui les romantiques auraient rompu par après, le nouveau roman romprait avec le roman balzacien, etc. En rompant avec un mouvement, le mouvement qui succède peut rompre avec une esthétique, une conception. Au plan personnel, faire rupture est aussi s'inscrire dans une démarche de renouveau. J'ai, par exemple, rompu avec l'idée selon laquelle mon corps, dans tout ce qu'il a de plus matériel, devait être inaltéré pour d'autres raisons que celles pratiques. J'ai abandonné ce qu'on m'avait inculqué. Dans cette optique, l'abandon serait une étape, une action, du processus-sacrifice – ou bien du processus-innovation. La rupture fait choc, choc qui ouvre des portes. Un socle, aussi solide soit-il, peut se morceler pour peu que ce qu'il supporte tremble assez pour douter de sa stabilité. Abandonner des assises reconnues, rompre le lien qu'on entretient avec, c'est ouvrir la voie à la constructions de nouvelles bases. C'est là un acte de rébellion que de refuser de se soumettre aux confortables habitudes.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

J'irai plus loin en disant que pour faire du neuf, il est radicalement nécessaire d'introduire une forme d'abandon. Si un lien à de nouvelles valeurs doit se constituer, le lien qui unit un sujet à d'autres valeurs, conceptions, esthétiques… qui sont en contradiction avec la nouvelle doit se briser. Sans cela, s'en suivrait une état de dissonance cognitive, que je ne vais pas développer parce que je n'ai pas les connaissances nécessaires. Toujours est-il que cet état n'est pas souhaitable et agirait comme un boulet plus que comme un moteur. Je vais prendre un exemple pour illustrer. Jeune étudiant guindailleur, je positive l'ivresse pour ce qu'elle a d'euphorique. Par la suite, je me réclame d'un autre point de vue : la non-maitrise que provoque l'ivresse n'est pas souhaitable, même néfaste. Pourtant je reste attaché à l'euphorie que provoque l'ivresse (pour des raisons plus grandes que celles du système de valeur, certes), ce qui entre en conflit avec la nouvelle valeur que j'ai constitué. Alors, je suis coincé.

L'abandon peut être nécessaire pour innover, mais il peut aussi se penser en termes d'absurde. Si rien dans le monde n'est mu par une cause à priori et que l'homme qui cherche à faire sens se heurte à cela, l'abandon pourrait en définitive être une manière pour l'homme d'ériger l'absence de cause à priori comme cause première d'un acte. Abandonner, c'est résoudre le conflit fondamental de l'insensé. Bien sûr, s'inscrire dans cette démarche reviendrait à se soustraire de la société. Rendre l'absence signifiante, c'est ne jamais créer de lien, ou alors le créer justement pour le briser. C'est une démarche qui se referme constamment sur elle-même et qui ne peut conduire qu'à un abandon ultime, appliquée de manière rigoureuse. Vouloir justifier les choses par l'absence, c'est chercher l'absence ultime. Soit l'absence de soi-même, soit la mort. C'est une position qu'on ne peut pas assumer de manière pratique, l'abandon pur étant impraticable ; Camus, dans Le Mythe de Sisyphe, le souligne : « Je n'ai jamais vu personne mourir pour l'argument ontologique ». La négation de soi est une position qui ne peut être soutenue que sur papier. Notre existence n'est pas quelque chose qui peut se trouver sur l'autel de l'abandon, puisque poser cet acte dirait quelque chose de la manière dont nous voulons faire signifier le monde, qui nous ferait exister par là même. En d'autres mots, si j'agis, j'existe, alors il n'est pas possible de prétendre à la négation de mon existence. D'autre part, pour envisager cette position, il faudrait ne pas tenir compte de la société et de notre propre inscription dans celle-ci ; il faudrait être un être qui ne soit soumis à aucune influence pour qu'il soit en possession de son plein pouvoir décisionnel.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Mais alors comment tenir l'abandon ? S'il existe, et je le pense, comment l'inscrire dans une expérience ? Toujours en considérant l'abandon comme une action, il s'inscrit nécessairement dans un processus plus large. Ce qui est difficile ici, c'est de déterminer les tenants et aboutissants de ce processus potentiel. Dans une société qui tisse dans fils qu'elle peut ensuite tendre comme autant de pressions, dans un groupe où chacun exerce une influence, il est impossible de déterminer quand un processus qui inclut l'abandon commence. C'est l'antithèse qui permet de comprendre que l'abandon n'est pas dénué de tout facteur : ne pas abandonner, c'est combattre tout ce qui nous pousse à le faire. Ce qui est difficile, lorsqu'on décide de persévérer, c'est justement de résister à ce qui tire vers l'abandon. Si ces forces sont bien présentes, c'est alors un signe qu'un individu ne prend pas la décision d'abandonner seul, en pleine conscience et en vertu de sa liberté personnelle.

L'abandon peut-il alors être une manifestation de sa propre liberté ? L'acte de rompre un lien est-il une décision que chacun peut prendre, ou n'est-il pas simplement la seule voie possible lorsque toutes les autres ont été sabordées. Le suicide, pour prendre un cas extrême, est-il un choix ? La liberté est souvent intuitivement perçue, j'en ai l'impression, comme la satisfaction de sa volonté propre. Cependant, s'il n'y a pas d'effet sans cause, la volonté est nécessairement liée à quelque chose d'autre qu'à elle-même, elle ne s'auto-engendre pas. Elle pourrait être liée à la possibilité : je veux parce que je peux ; ou à la nécessité : je veux parce que j'en ai besoin. Partant de là, ma volonté est déterminée. Si je veux m'acheter un chien, c'est en vertu d'une ou plusieurs causes x, y ou z. Si, alors, je désire abandonner, c'est parce que j'ai été déterminé à ce désir. Notre responsabilité intervient à ce croisement entre notre désir sous-déterminés par un réseau complexe d'influences, et l'action qu'il ne revient qu'à nous de poser. S'il n'y avait pas ce carrefour, il serait difficile d'imaginer une quelconque responsabilité. Abandonner sans résistance, c'est se soumettre à ce réseau sous-jacent, c'est ne pas utiliser l'outil de sa liberté ; ne pas abandonner et frapper en plein cœur ce réseau, c'est déployer son potentiel. La liberté se trouverait donc dans le choix. Néanmoins, dans une situation donnée, le schéma est plus complexe que « abandonner » et « ne pas abandonner ». Lorsque j'avais 8 ans, ma mère était en couple avec un homme malhonnête, abusif et violent. J'ai alors décidé d'entamer une démarche légale pour être mis sous la tutelle principale de mon père. D'une part, j'ai abandonné. J'ai abandonné parce que mon vouloir – ne pas laisser ma mère et ma sœur dans cette situation – se heurtait à mon pouvoir qui n'était suffisant. J'avais huit ans. D'autre part, j'ai utilisé ma liberté pour prendre les choses en main et refuser de subir cette situation au quotidien. Cet exemple pour mettre en lumière que,

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

quand bien même une distinction peut être faite entre l'abandon et le maintien, les deux ne s'excluent pas forcément en pratique.

Mais dans ce cas, qui est l'instance active ? Est-ce vraiment moi qui abandonne, quand bien même on m'y aurait poussé ? Est-ce que je n'avais plus aucun choix, ou n'ai-je pas été assez inventif pour trouver, créer une issue au cul-de-sac ? En d'autres mots, est-ce que la rébellion est toujours possible ? Je n'ai pas trouvé de réponse à cette question encore, ni d'ailleurs le temps de développer ici, mais elle me semble pertinente à soulever.

Changeons de perspective, prenons la chose en miroir. La situation est la suivante : je suis abandonné. Cela signifie qu'une personne tierce a rompu le lien qui l'attachait à moi. De deux choses l'une : soit la personne décide de m'abandonner parce que j'étais un frein à une forme de renouveau dans sa vie ; soit moi et d'autres facteurs faisions pression au point de compromettre le sentiment de liberté de ce tiers. Mais si l'abandon, revenant à son étymologie, signifie « laisser à l'empire de… », à quoi précisément suis-je laissé ? Il y a là un véritable risque : si j'en étais venu à m'oublier dans la relation – à, paradoxalement, sacrifier une forme d'« essence » pour elle –, je serais complètement perdu. Effectivement, si ma relation à l'Autre, qu'on appellera Jacky, est mon seul moteur et que ce moteur vient à caler, je n'ai formellement plus de raison d'être. Baser sa propre ontologie de manière radicale sur la relation à Jacky, c'est ne jamais avoir l'empire de soi et risquer, si abandon il y a, d'avoir perdu ce que je croyais être « moi ». En contrepied de cela et pour prévenir cette perte, je peux considérer ma relation à Jacky comme un lien entre deux termes indépendants. Non pas qu'il faille éviter de mettre quoi que ce soit de soi-même dans ce lien, auquel cas je pourrais douter de la valeur de cette relation, mais qu'il nous unit « entre ». Le lien ne remplace dès lors pas quelque chose de nous par glissement. Lorsque j'évoque la valeur d'une relation, j'insinue qu'il faut « y mettre du sien ». C'est-à-dire que si l'on veut préserver ou créer une qualité d'échange, il est important – même impératif – qu'on se dévoile par parties. Ma question est alors la suivante : s'il peut exister une forme de peur de l'abandon (au sens passif), est-elle la peur des conséquences de cet abandon ou est-elle inhérente à toute relation ? Je postulerai que cette peur existe déjà dans la relation au moment où elle se crée, c'est dès ce moment que le risque de perte apparait.

Pour revenir à l'abandon de soi, je crois pas qu'il puisse être décrit comme négatif dans tous les cas de figure. Deux choses : l'expérience esthétique (pour une relation à l'objet) et l'empathie (pour une relation au sujet). Quand on se demande « Pourquoi vouloir faire

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

l'expérience de l'art ? », un élément de réponse peut être celui de la perte. Je veux dire que si cette œuvre d'art est déstabilisante au point de nous faire perdre nos repères, il peut importer de les mettre de côtés le temps de l'expérience de cette œuvre pour qu'ils puissent évoluer grâce à l'altérité du point de vue. Certains appellent cela la jouissance, d'autres le choc esthétique. Ce qui reste est que l'on peut s'abandonner soi-même pour faire une expérience plus complète. À titre personnel, j'en ai fait l'expérience avec Lolita de Nabokov. Pour situer, Humbert Humbert, le personnage principal, est un « nympholepte » (pédophile, il aime les « nymphettes », entre 12 et 14 ans). Le livre se présente comme les confessions du personnages principal à propos de sa relation avec Dolorès Haze, Lolita, 12 ans. Le roman a une conception bipartite : dans la première partie, Nabokov nous fait entrer dans le personnage d'Humbert Humbert en endormant notre éthique par divers moyens esthétiques pour nous faire accepter la pédophilie et son personnage principal. Dans la seconde, il réveille notre jugement pour nous montrer le point de vue extérieur. Si je ne m'étais pas abandonné au roman dans la première partie, je l'aurais rejeté en vertu du conflit dans lequel il entre avec mes valeurs, et je n'aurais dès lors pas pu profiter de la seconde. Pour ce qui concerne l'empathie, maintenant. Si l'empathie est la « capacité à s'identifier à autrui dans ce qu'il ressent » (Le Robert), alors je ne peux le faire qu'en changeant de perspective. On le dit d'ailleurs : « se mettre à la place de l'autre ». L'idée est de s'abandonner pour, encore une fois, faire l'expérience de l'altérité et nourrir notre point de vue. Pour tempérer mes propos : l'abandon pour l'empathie a ses limites. Sachant que je ne peux m'abandonner complètement, il y aura toujours une part de moi qui « interfèrera ». Il est d'ailleurs plus simple d'empathir avec quelqu'un si on a vécu des expériences similaires. Il ne faudrait pourtant pas commettre l'erreur de croire que dépasser cette limite est un but à chercher. Si tel était le cas, le glissement de l'autre vers moi s'opèrerait, et je serais perdu. Cela nous ramène à un de mes points de départ : il n'y a pas d'abandon pur.

Pour conclure, j'aurai défendu ici que l'abandon pur était impossible, mais qu'il n'était pas moins possible de faire l'expérience de l'abandon au sein d'un processus. Aussi est-il nécessaire pour penser la nouveauté et le changement. Par ailleurs, l'abandon permet de donner un élément de réponse, du moins une piste, à la question de la liberté, au carrefour du pouvoir et de l'agir. La peur de l'abandon, au sens passif cette fois, tient plus à la relation qu'à l'acte d'abandon lui-même. Enfin, l'abandon de soi n'est pas essentiellement négatif, et peut même être positif.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

2. « Quand on s'abandonne, on ne souffre pas. Quand on s'abandonne même à la tristesse, on ne souffre plus. »

Antoine de Saint-Exupéry

Par Sylvain André

Depuis que le monde est monde, l'abandon se situe au cœur de toute vie humaine. Chacun a déjà vécu une expérience d'abandon et les réactions face à celle-ci sont assez subjectives et personnelles. Le plus complexe dans le concept même de l'abandon est le fait qu'il peut se manifester sous une très grande variété de formes. Dans la conscience collective, nous abordons, de manière assez générale et régulière, l'abandon sous une forme relationnelle que nous pouvons avoir avec autrui. L'abandon d'une personne, d'un animal ou encore d'un enfant semble primer dans ce concept abrupt.

Coté de manière négative dans la grande majorité des cas, l'abandon reste ancré dans un destin triste et tragique. Cependant, qu'adviendrait-il de l'abandon si nous nous détachions de cette conscience collective et que nous lui conférions un aspect de protection, d'épanouissement, de redéfinition des buts ou encore, de manière plus générale, une conscience plus positive ? Pourrions-nous également aller plus loin dans notre conception de l'abandon en se tournant dans un élargissement du domaine de celui-ci ? Pouvons-nous parler d'un abandon du réel, de la morale ou encore d'un abandon total de nous-même ?

Abandonner pour mieux se protéger et abandonner pour mieux confronter.

Pour mieux illustrer cet aspect de protection que peut conférer l'abandon, prenons le cas de cet individu. Celui-ci, depuis sa plus tendre enfance, remarqua un côté, considéré comme étant minoritaire au sein de la société, au fond de sa personnalité. Il était différent, il le savait, mais il était trop jeune que pour comprendre réellement ce que cela signifiait. Se développant dans une maisonnée modeste et traditionnelle, ses références parentales étaient un père porté par de fortes convictions et une mère fragilisée par la vie. Un jour, cet individu décida de se laisser porter par ce qui l'animait au fond de lui. Il commença à montrer fièrement sa différence. Il en était heureux en se disant qu'il

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

pouvait se montrer tel qu'il était. Il pensait se sentir accepté et poussé dans son développement personnel. Cependant, il n'avait pas prévu que les convictions de sa figure parentale seraient à l'encontre de son essence même. Cet affront entraina le premier coup, la première blessure et la première incompréhension, le tout sous les yeux de sa mère, qui resta étrangement calme et silencieuse avec un air d'évasion sur le visage. Au fur et à mesure que le temps passait, l'individu comprit que, malgré ses efforts et son engagement dans son développement personnel, il ne pourrait associer sa différence avec son contexte familial. Les coups étaient trop durs, douloureux et la souffrance psychologique avait atteint un stade tel que la seule lumière qu'il vit au bout de son tunnel était l'abandon. Il décida tout simplement de s'abandonner et de se rallier à ce qu'on attendait de lui. Les coups s'arrêtèrent ainsi que la douleur émotionnelle. Ce n'est que bien plus tard, lorsque la mère de l'individu décida d'abandonner sa vie conjugale, son foyer, tout ce qu'elle avait construit depuis des années, que l'individu se rendit compte que l'espoir d'une affirmation de sa différence était toujours possible. Comme nous pouvons le voir, les trois protagonistes de cet exemple se relient entre eux par l'abandon. Celui-ci est représenté sous trois formes différentes mais constitue un instinct de protection pour l'ensemble des personnages.

Premièrement, le père est décrit comme ayant de fortes convictions. Nous pouvons nous poser la question de savoir ce qu'est une conviction ? Sa définition se retrouve comme étant « *une certitude fondée sur des preuves évidentes* ». Cette définition même fait état d'un construit personnel sur base d'expériences. Il est évident que tous les Hommes n'ont pas les mêmes convictions étant donné que celles-ci se développent en fonction des interactions, de la famille, des passions,… Cependant, même si les thèmes des convictions restent propres à chacun, nous pouvons remarquer que chaque individu possède en sa cognition des certitudes qui le guident dans sa vie. Si nous posons la question à n'importe quel être humain de savoir si ses convictions sont importantes dans son quotidien, il est fort probable que sa réponse soit affirmative. Si nous nous posons la question de savoir si l'individu serait prêt à changer ses convictions pour l'exact opposé ou, du moins, pour une atténuation de celles-ci, alors il est fort probable que sa réponse soit plus nuancée, voire même négative. L'évident à faire ressortir de cette définition est la difficulté d'aller à l'encontre de ses propres croyances, ainsi que de l'importance vitale de celles-ci pour l'individu. Si nous reprenons l'exemple du père, celui-ci est équipé de son propre bagage de convictions. Lorsque celles-ci entrent en opposition avec la différence de son enfant, le père se voit être mis à mal dans son psychisme. S'en résulte des sentiments divers comme la colère, l'incompréhension ou encore la tristesse face à la réalité. Le seul moyen

qu'ait trouvé cet homme dans la protection de son intégrité fut l'abandon de la morale au profit de la conservation de ses croyances. La protection de l'intégrité reste le but premier de cet abandon moral. Celui-ci reste un abandon fort, mais semble nécessaire au bon fonctionnement de l'individu. Il est évident que le cautionnement de cet abandon reste totalement subjectif de par la prise de position de ce qui est bien et de ce qui est mal. La morale, tout comme les convictions, reste propre à chacun et se construit dans l'interaction et dans l'introspection. Il y a bien sûr une pensée collective, partagée par un grand nombre d'individus sur ce qui est moralement acceptable, mais la position d'une personne peut se voir être en total inadéquation avec celle d'une autre. Une autre question que l'on pourrait se poser est la récurrence du choix entre l'abandon de la morale face à l'abandon de ses convictions. Est-ce que le choix entre l'abandon de l'un ou de l'autre doit se poser systématiquement ? Il semblerait que le degré d'implication joue un rôle majeur, dans le sens où, au moins les convictions nous touchent, au plus la morale sera préservée. Cette corrélation négative impliquerait-elle une incompatibilité entre la morale et les convictions ? Pouvons-nous nous poser la question inverse en nous demandant s'il est possible d'un abandon total de morale et de nos convictions ? La réponse à cette question semble positive car, même si ces deux concepts restent des piliers dans la vie d'un individu en permettant à celui-ci d'être décrit, une personne sans morale ni convictions peut être décrite comme immorale et sans enthousiasme.

Deuxièmement, la mère est décrite comme étant fragilisée par la vie. Cette fragilisation psychologique entraîne chez celle-ci une incompatibilité à faire face à la réalité sinistre de son environnement. La dureté des évènements qui se passent sous ses yeux est telle, qu'inconsciemment, la procuration d'un abandon de la réalité s'établit. Qu'est-ce que la réalité ? Nous pouvons trouver la définition de celle-ci comme étant le *« caractère de ce qui est réel, de ce qui existe effectivement »*. Cette définition fait état d'une description très scientifique. Pour que le réel existe, il faut bel et bien une perception de celui-ci. Cependant, pouvons-nous vraiment affirmer d'une universalité de la réalité ? Comme nous le savons, la perception que nous faisons du monde est une perception subjective. Tous les Hommes sont pourvus de sens, mais ceux-ci se diffèrent dans la perception et dans l'interprétation que nous leur conférons. Il semble, dès lors, logique d'affirmer que même si le réel est réel, le sens que nous lui donnons dépendra de chacun. Dans le cas de la mère, la réalité qu'elle perçoit est bien une réalité existentielle. L'acte en lui-même existe. Cependant, son interprétation, étant subjective, sera reléguée à l'abandon de cette même réalité étant donné l'état de fragilité de la protagoniste. Cette redéfinition de la réalité qu'établit, inconsciemment ou volontairement, la mère se retrouve dans un

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

but de protection. La protagoniste, se retrouvant devant des faits que son psychisme ne peut supporter, voit à mal son intégrité. La seule solution que la mère ait trouvée est de sacrifier sa réalité au profit d'un abandon réconfortant. Pouvons-nous vivre continuellement dans un abandon de la réalité ? Cette redéfinition du réel qui s'établit dans un acte de protection, peut se voir mise à mal avec l'arrivée de la confrontation. Ce n'est que lorsque l'individu voit que son intégrité peut être préservée au-delà de l'abandon que la sortie du déni peut se faire. Cette confrontation permettrait le retour d'un réel plus réaliste que la redéfinition en elle-même du réel. Pour en revenir à l'exemple de départ, ce n'est qu'avec le temps et la séparation avec son conjoint que la mère se rendit compte de la réalité de la chose. En effet, son intégrité n'étant plus menacée de par la séparation, son psychisme a pu abandonner cette protection qu'était l'abandon de la réalité.

Troisièmement, nous pouvons nous apercevoir que l'individu de l'exemple se retrouve face à un abandon de lui-même. Ce choix, ou plutôt cette illusion de choix, se retrouve au cœur d'une dynamique de perte d'espoir. C'est lorsqu'il se rendit compte que son essence même ne pouvait concorder avec les exigences des convictions de sa figure paternelle que le protagoniste se retrouva face à un sacrifice de lui-même. Nous pouvons, dès lors, nous poser la question du « qu'est-ce qu'un sacrifice » ? La définition de celui-ci se trouve comme étant une « *offrande rituelle, caractérisée par la destruction (réelle ou symbolique) ou l'abandon volontaire de la chose offerte ».* Cette définition marque le fait que l'individu, dans sa souffrance physique, émotionnelle et psychologique, voit dans l'abandon et le sacrifice d'une grande partie de lui-même, une occasion d'apaiser sa douleur. L'aspect volontaire du sacrifice pourrait être remis en cause de part le fait que l'individu échange cette part de lui-même, non pas dans le but d'obtenir quelque chose, mais dans le but d'arrêter quelque chose. C'est bien dans un aspect de désespoir que l'échange s'établit. Comme cité précédemment, l'illusion du choix qui s'offre à l'individu le condamne à l'abandon de par sa souffrance. Pouvons-nous établir que ce désespoir ressenti par l'individu lui confère la possibilité du consentement ? Le protagoniste en tant que tel, dans son histoire et son développement personnel, refuse dans un premier temps de céder au chantage des convictions de son paternel. Ce refus marque la détermination de l'individu à poursuivre et découvrir son essence. Cependant, sous les coups et la détresse qui s'infligent à lui, l'instinct de protection reprendra le dessus et la solution qui sera privilégiée sera l'obligation d'un abandon de lui-même. Le consentement et l'aspect volontaire ne peuvent être d'application de par le comportement prescriptif et l'imposition de l'abandon sur l'individu. Une question que

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

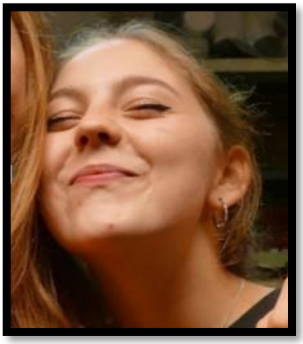
nous pouvons également nous poser est celle de savoir si nous pouvons totalement nous abandonner ? La réponse à cette question n'est pas évidente du fait de l'illusion de cet abandon en lui-même. En effet, si nous reprenons l'exemple de l'individu, nous pouvons remarquer qu'effectivement il existe un abandon de soi-même, mais à la fin de l'histoire, nous remarquons que cet élément de sa personnalité qu'il a sacrifié n'est pas totalement mort. De ce fait, de par l'existence toujours présente de son essence, l'individu peut continuer à croître. Ceci démontre le fait de la présence d'une illusion de l'abandon de soi-même. Sur le moment, on a l'impression que l'on s'abandonne, mais cette impression reste limitée dans le temps et ne reste qu'une impression.

En conclusion, l'hypothèse de cette réflexion sur l'abandon était de savoir si celui-ci pouvait se défaire de son destin triste et tragique. A travers ce récit, nous avons pu parler de différentes formes d'abandon et des différentes conséquences que celles-ci pouvaient impliquer : l'abandon de sa morale au service de ses convictions et de son intégrité, l'abandon de la réalité au service d'une protection de son psychisme et l'abandon de soi-même au service de sa propre survie. Beaucoup de qualités émanent de ce concept vaste. Cependant, pour nuancer, l'abandon ne devrait exister que sous un temps relativement défini. Certes, il est un bon allié dans la protection de l'intégrité de chacun, mais à long terme, ne serait-il pas un davantage destructeur ? Dans sa protection, il utilise l'illusion et avec celle-ci, nous pouvons nous poser la question de savoir si un monde rempli d'illusions équivaut à vivre une vie réelle ou à poser un masque et vivre dans une vie illusoire qui n'est pas la nôtre. Pour reprendre l'exemple des protagonistes, ceux-ci se retrouvent avec une intégrité protégée et préservée, mais qu'en est-il de l'acceptation de la différence de l'individu ? Chacun se retrouve plongé dans un monde illusoire qui définit la différence comme étant inexistante. Or, celle-ci existe et ne peut simplement être mise de côté des années durant. Pouvons-nous vraiment être heureux dans notre illusion ? Pouvons-nous nous contenter d'un bonheur illusoire ? La réponse à cette question tend à être complexe de par la subjectivité et la sensibilité de chacun. Cependant, il est peut-être illusoire de considérer l'illusion du bonheur comme une réalité. Une partie de l'individu, en règle générale, saura et seul ce savoir lui permettra de sortir de son monde et d'avancer vers la confrontation afin de solutionner ce qui met à mal son intégrité et son psychisme. Pour conclure, l'abandon est quelque chose de relatif. Son destin n'est ni tragique, ni magique.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

3. Abandon de soi : un signifiant, plusieurs signifiés

Par Léa Hallez



Avant de commencer, je tiens à présenter quelques parties de ma personne qui vont plus que probablement colorer mon discours. Tout d'abord, j'étudie la psychologie ce qui m'apporte une certaine vision de l'abandon et de ce fait, j'illustrerai mes propos par des exemples ou des théories issues du champ de la psychologie. Ensuite, je vais parler dans mon discours de spiritualité à travers le zen et certaines religions monothéistes; je suis agnostique, ouverte à la spiritualité mais n'ai jamais été plus loin que mon ressenti pour la beauté de la foi. Cela signifie que j'ai donc beaucoup de respect mais que je ne vais pas forcément parler de mon rapport à la religion. Ce petit disclaimer fait, commençons.

L'abandon se définit par le fait de renoncer à quelque chose ou à quelqu'un. C'est un thème très vaste qui a de nombreuses implications. J'ai donc décidé de me limiter à un thème qui est assez intéressant au regard de la psychologie mais également au mieux : l'abandon de soi.

L'abandon de soi peut être défini comme un lâcher prise ou l'action de tout laisser tomber. Ces deux définitions sont assez contradictoires. La première implique une volonté tandis que la seconde comprend une perte de volonté. L'abandon de soi est à la fois pulsion de vie et pulsion de mort. Ces termes théorisés par Freud symbolisent deux manières de réagir au monde : la pulsion de vie construit et stabilise tandis que la pulsion de mort détruit. La pulsion de vie est donc le fait de prendre soin de soi en répondant principalement aux besoins fondamentaux (besoins physiologiques, de sécurité, d'appartenance, d'estime de soi et de s'accomplir) tandis que la pulsion de mort met à mal ces besoins par exemple au travers de la curiosité morbide à aller au-delà des limites de l'acceptable en ayant des comportements auto-destructeurs (mutilation, prise de substance, etc). Le lâcher prise est connoté positivement avec cette volonté et une pulsion de vie alors que le fait de laisser tomber est une attitude connotée négativement associée à une perte de volonté et une pulsion de mort. C'est précisément ces deux aspects de l'abandon de soi que je vais explorer. Je vais d'abord commencer par vous parler de l'abandon de soi "positif" et poursuivrai avec l'abandon de soi "négatif". Je tiens

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

à préciser que j'utiliserai les termes "positif" et "négatif" afin de simplifier le discours mais non comme un jugement de valeur sur un abandon de soi qui serait meilleur qu'un autre. A travers cette dualité de la définition, je tenterai d'apporter d'autres pistes de ce que pourrait représenter l'abandon de soi.

La spiritualité implique un abandon de soi dans la croyance en ce quelque chose que l'on n'a jamais vu, en ce quelque chose qui n'est pas visible mais perceptible partout. La philosophie zen invite ses pratiquants à se laisser aller dans la vie comme ils se laisseraient porter par l'eau au rythme de ses méandres. Ils doivent laisser venir les choses et se laisser aller au monde. Dans notre société où le combat est partout, où l'acte de ne pas militer est déjà un combat, le fait d'accepter les choses telle qu'elles sont serait la voie de l'éveil, de la vérité et de la libération afin d'atteindre de plus grands desseins, afin de comprendre ce qu'il y a au-delà. C'est un retour à la simplicité où moins vaut plus. Cet abandon de soi permettrait de réconcilier le tragique et la joie de l'existence, de s'abandonner sans baisser les bras. C'est donc en abandonnant une partie de ses biens et une partie de ses pensées que certaines personnes se sentent mieux. L'abandon de soi implique alors le passage d'un soi vers un autre soi, renouvelé, meilleur. L'abandon de soi serait une manière de se **renouveler**.

Dans le Christianisme, on observe également un abandon de soi au travers de la foi. La foi est la confiance que l'on pose en Dieu. C'est pour cela que les protestants se méfient énormément des idoles (argent, autres dieux, etc) qui sont d'autres objets vers lesquels les êtres humains peuvent mettre leur confiance. Toute la confiance doit donc être mise uniquement en Dieu ; c'est un abandon de soi puisqu'on perd une certaine agentivité en nous laissant aller à la vie, en ne résistant pas puisque ce dessein que je vis, c'est Dieu qui l'a décidé pour moi et, comme Dieu est bon, je lui fais confiance quoi qu'il arrive. On observe également un degré de dévouement très fort dans le catholicisme au travers des couvents ou des monastères. L'abandon de soi serait alors un **dévouement** total où ces moines et moniales dédient leur vie à Dieu et à sa parole afin de lui rendre honneur/hommage et de vivre selon ses principes.

Cet abandon de soi religieux peut également mener à plus de fatalisme. Dans l'Islam, le djiad extérieur est un abandon de soi qui mène à une fin de vie, c'est donc une **condamnation** comme dévouement pour Dieu afin de lui rendre hommage. Ensuite, les mouvements de secte peuvent également mener à un abandon de soi de condamnation. Les fidèles des sectes sont souvent des personnes isolées ou du moins en recherche d'un autre monde que celui que la société qu'elles connaissent ne peut offrir. Elles sont alors

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

séduites par de beaux discours, parlant d'éveil, de sérénité, de peuple élu, de mysticisme, de magie, etc. Leur type de personnalité, du moins pour une part d'entre eux, peut rencontrer les conditions menant à une suggestibilité plus forte (voir plus loin). L'abandon de soi, les laissant au pouvoir d'un Autre (souvent un gourou mal intentionné pour caricaturer), alors même que certaines bases de la personnalité sont manquantes est dangereux : dans ce cas c'est une condamnation non volontaire.

S'abandonner est, dans la continuité de la condamnation, un **sacrifice** : sacrifier un ancien mode de penser, sacrifier la sécurité. S'abandonner c'est marcher dans le noir, sans connaissance mais en avançant malgré tout dans une direction, vers un but, même si ce dernier est inconnu. "S'abandonner c'est accepter que le chemin est plus important que le but et que le sens compte plus que la signification". La plus grande résistance à l'abandon de soi et, in fine, au changement est la peur, la peur de se perdre en s'abandonnant. L'abandon de soi serait dès lors une façon d'être **résilient** face à la peur en osant passer le cap.

L'abandon de soi est également défini comme un **état de conscience** qui nous éloigne de notre rationalité quand, face à un argument d'autorité, nous nous abandonnons aux dires de cette dernière. Un exemple simple : Un cardiologue fut conseillé par un collègue de prendre rendez-vous chez un cardiologue car ce dernier s'inquiétait de son état. Arrivé chez le cardiologue, on lui fit comprendre qu'il devait subir plusieurs opérations cardiaques. On lui intima également le devoir de prévenir s'il ressentait de la faiblesse, de la douleur à la poitrine et des difficultés respiratoires. Dans les jours qui suivirent, le médecin ressentit en effet tous ces symptômes. Pris d'anxiété, il alla chez un second cardiologue qui fit les mêmes examens et ne vit rien d'anormal. Alors, notre ami cardiologue du jour au lendemain, encore une fois, ne ressentit plus aucun des symptômes qu'il avait vécu les semaines précédentes. Durant la période où il se pensait malade, le cardiologue commença à se laisser aller, l'anxiété le gagna, son teint devenait pâle. Et suite au deuxième diagnostique, il regagna en point de vie et se sentait même mieux qu'avant que toute cette histoire ne débute. Cette personne s'était abandonnée au diagnostic, se mettant elle-même dans un état d'abattement qui rendait la "maladie" visible. Selon la psychologie, cette résignation serait le fruit d'un abandon de son agentivité, c'est-à-dire de sa capacité à être agent, acteur de sa vie. Cette capacité mène à une confiance et une estime de soi dynamisée par nos actions et les feedback (positifs) des autres. Mais si l'on est seul, avec moins de support social, il n'y a personne pour réaffirmer notre existence et, de ce fait, nous sommes plus suggestibles à nos auto-

convictions ou aux convictions des autres. Le paranoïaque ne serait-il pas hypersuggestible à ses croyances de persécution du fait, notamment, de sa solitude? Dans ces moments de stress et de solitude, la douleur et l'anxiété prennent le pas sur la logique et la réflexion. Ces situations impliquent un décalage dans la perception du temps : les personnes ne savent se concentrer que sur le moment présent ce qui empêche, par exemple, les savoirs du cardiologue de remonter à la surface afin qu'il reprenne son rôle d'agent de sa propre vie. Ce changement vers un état de conscience de l'abandon de soi est donc dû à une temporalité décalée, une perte d'agentivité, de sentiment d'identité et donc de conscience de soi ainsi que l'impression que la réalité n'est pas la réalité.

On voit donc que l'abandon de soi a un versant négatif. En effet, s'abandonner signifie se laisser *au pouvoir de*. C'est-à-dire qu'on laisse au pouvoir d'un autre ou de quelque chose d'autre notre être autant physiquement que psychiquement. On observe de nombreux exemples de ces abandons en psychopathologie. Prenons le burn out : c'est une situation dans laquelle une personne, soumise à trop de pression concernant un pan de sa vie (parentalité, métier, etc), se replie sur elle-même dans un mode d'auto-protection. Elle abandonne le monde autour d'elle, s'abandonne aux autres nécessaires à son développement; mais aussi à elle-même, ses sensations, ses sentiments, ses interprétations, sa conception du monde. Elle s'abandonne à des ruminations. La personne n'évolue plus, elle reste à un stade où les pensées et les émotions sont sans cesse les mêmes. De ce fait, elle abandonne voire **oublie** tout un pan de sa personnalité qu'elle peut même estimer avoir été une illusion. Elle se condamne à souffrir ne voyant pas d'autre solution à son ou ses problèmes. Tout ce qui concerne la psychose suit le même raisonnement. Dans la folie, on perd la notion de réalité ou plutôt l'on vit dans sa propre réalité que les autres ne peuvent percevoir. L'abandon total à cette réalité propre est alors une **protection** contre les autres qui ne peuvent pas comprendre. Le psychotique s'abandonne ne trouvant plus la force de continuer à établir un lien avec la réalité telle que l'on l'entend. Et c'est souvent cette confrontation à notre réalité qui peut les faire souffrir. Quelqu'un qui entend des voix mais qui sans cesse entend les autres lui affirmer qu'il n'y a pas de voix se voit nier sa réalité. Il ne peut dès lors jamais se sentir compris et, perdre le lien avec les autres qui ne comprennent pas peut alors être plus **libérateur** qu'essayer de s'accrocher à un idéal du monde que les autres lui disent de tenter de ne pas oublier.

L'abandon de soi peut également être une **résignation**. Cela suit l'idée de condamnation exprimée plus tôt. Les personnes vivant des situations particulièrement compliquées ne

voient plus comme autre solution que le fait de se laisser aller à leur sort. Un cas bien connu en psychologie est celui de jeunes enfants retrouvés dans des orphelinats dans les pays de l'est qui avaient été sous stimulés, c'est-à-dire qu'ils ne recevaient comme contact physique que les soins minimum : l'hygiène et la nourriture. Il n'y avait pas assez de personnel et à l'époque, on considérait que l'enfant n'avait pas besoin de plus que ce qui était nécessaire à sa survie. Ces enfants au départ pleuraient, demandaient de l'attention et après quelques jours ont cessé ces demandes. Ils s'étaient mis à distance de leur émotionnalité et d'eux-même afin de moins en souffrir. On a d'ailleurs vu par la suite de graves retards développementaux. En termes de résignation, le coma peut également représenter un abandon de soi; tout comme dans le burn out, on observe une impossibilité à accepter la réalité telle qu'elle est et, de ce fait, l'individu se renferme sur lui-même jusqu'à se couper "complètement" de la réalité.

Pour résumer, l'abandon de soi peut se comprendre comme un lâcher prise ou l'action de tout laisser tomber ce qui mène à penser qu'il y a un abandon de soi *positif* et un abandon de soi *négatif*. L'abandon de soi se caractériserait également comme une dépossession de soi car la personne en s'abandonnant se laisserait au pouvoir de quelqu'un ou quelque chose d'autre. A travers cette recherche de comment pouvait se présenter ces deux types d'abandon de soi, ce concept a continué à se définir de lui-même. L'abandon de soi est un **état de conscience** dû à une plus grande suggestibilité dont les éléments concourants seraient une perte d'identité, d'agentivité, une solitude, une temporalité centrée dans l'ici et maintenant ainsi qu'une perception que la réalité n'est pas la réalité. De par cette définition, on comprend de nombreuses implications que peut présenter l'abandon de soi. Premièrement c'est un **renouvellement**, l'abandon d'une ancienne façon d'être pour une autre. Dans le cadre d'une spiritualité, on peut également le considérer comme un **dévouement** à une plus grande entité porteuse de sens. Dans ce cas et dans d'autres cela équivaut à une **perte** et un **sacrifice** : dans le renouvellement on sacrifie l'ancienne manière d'être tout comme dans le dévouement où l'on accepte de se soumettre à une autorité. Ensuite, l'abandon de soi peut se comprendre comme une **résilience** afin de faire face et de surmonter l'adversité en acceptant les événements qui nous parviennent contre lesquels on ne peut que s'abandonner. L'abandon de soi peut également représenter un **oubli** et une **protection**. J'associe ces deux termes dans le sens où, dans les exemples de psychopathologie que j'ai cité plus haut, l'oubli d'une certaine partie de soi, ne serait ce que des souvenirs voire une réalité, permet de protéger la personne. En s'éloignant de soi, cela permet également d'éviter une partie de la souffrance. En psychologie, on considère en effet que

le symptôme est la meilleure façon que la personne ait trouvé de réagir face à sa situation problématique. Enfin, cet abandon de soi peut résonner entre les termes de **résignation** et de **condamnation**. Lorsque la réalité est trop dure à supporter, l'abandon de soi permet de s'éloigner de cette dernière. Cela est donc lié à la protection que je viens de décrire mais menant à une certaine fatalité. J'ai pensé à d'autres concepts qui pourraient définir l'abandon de soi comme un choix, une libération ; et il y en a certainement d'autres mais je n'avais pas assez de temps pour les développer correctement.

Pour terminer, j'aimerais faire un parallèle entre l'abandon de soi et ce pour quoi on se trouve tous réunis ici. Le baptême que nous réalisons n'est-il pas un abandon de soi? Nous abandonnons nos acquis, nos représentations du monde (perte, sacrifice, oubli). Nous nous abandonnons au pouvoir des autres, co-ktq ou comitards, en croyant au bien-fondé de ce parcours initiatique et donnons de notre temps pour cette étape mais aussi pour nous (dévouement). Nous expérimentons au travers des semaines la remise en question (résilience). Nous nous abandonnons parfois, face à la difficulté, à nous-même en nous protégeant via différents mécanismes de défense qui, pour certains ont été mis en évidence hier, mais nous acceptons aussi de nous abandonner à l'avis de l'autre afin de nous protéger de nos propres réflexions (protection). De plus, il n'est pas toujours évident d'accepter d'abandonner certaines certitudes et c'est un long chemin pour comprendre pourquoi nous ne voulons pas les abandonner et pourquoi ce serait mieux pour nous (résignation). J'estime également que nous avons connu l'abandon comme un état de conscience. Ce n'est pas difficile à argumenter car les mises en scène des activités nous amenaient à être au plus proche de nous et à plus écouter que regarder. Nous avions accepter en venant ici, d'ouvrir notre esprit à oui sans doute une plus grande suggestibilité mais à un accueil motivé par une recherche identitaire, d'agentivité, peut être également une solitude, une envie de savoir si la réalité que nous percevons est celle qu'elle est et une temporalité flinguée après les quelques nuits écourtées que nous avons connues. Enfin, nous nous abandonnons au doute et à la réflexion et acceptons que de cet abandon nous en sortirons meilleurs ou du moins grandis (renouveau).

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

4. De la chenille au papillon : un chemin d'abandon

Par Johan Lebas

Bonsoir peuple du CEP et autres catéchumènes. Permettez-moi tout d'abord de vous présenter mes excuses pour cette interruption. J'aime, comme beaucoup d'entre vous, le confort du train-train quotidien, le sentiment de sécurité et la tranquillité que procure ce qui est familier et répétitif. Je les apprécie, comme tout un chacun.

Mais dans cet esprit de commémoration qui prévoit que les évènements importants du passé, habituellement associés à la mort d'un individu, ou à la fin de quelque horrible bataille sanguinaire, soit célébrés par de sympathiques congés, j'ai pensé que nous pourrions célébrer ce 9 octobre, jour hélas oublié, en consacrant un court instant de notre vie quotidienne à nous asseoir et à bavarder un peu. T'as la rèf. ?

Il est mentionné en début de carnet de baptême de ne pas se perdre au détour du chemin. Nous avons tous notre chemin, celui qui démarre par le don de la vie et finit par son abandon. Si chaque chemin mène à Rome, ici à la mort, on peut l'emprunter de diverses façons : on peut avancer péniblement, stagner ou se promener sur la route de notre plein gré ou non. Chacun ici nous avons notre propre chemin parsemé d'obstacles, de choix et donc d'abandons. J'utilise cette image du chemin car elle est cruciale pour moi dans la question de l'abandon.

L'action d'abandonner peut prendre plusieurs acceptions selon moi.

On peut lui fixer un sens péjoratif : celui de laisser partir, laisser aller quelque chose en cours, quelqu'un ou un bien – y renoncer définitivement. Ainsi, un boxeur sur un ring peut abandonner la compétition pour s'avouer vaincu. C'est alors une défaite pour lui. Il passe d'un état d'incertitude à un état plus négatif pour lui. Il y a également dans ce cas de figure négatif une notion de contrainte, ici le boxeur doit s'avouer vaincu et abandonner devant la supériorité de l'autre.

Chacun ici a été confronté à des choix et donc des abandons sous la contrainte : économique ou encore sociale. Un exemple parlant serait celui des réfugiés qui quittent leur pays sous la menace pour rejoindre un pays qui leur serait plus favorable. Ils

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

abandonnent leur situation initiale pour l'incertitude qui peut se révéler favorable in fine mais qui n'est pas certaine. D'ailleurs, l'état suivant le départ est généralement négatif puisque incertain et parsemé d'obstacles.

Pour moi, ce sens péjoratif de l'abandon est lié à une lecture pessimiste du chemin de vie, une lecture au verre à moitié vide. Pour synthétiser, je citerai un grand philosophe : La vie est une grande tartine de merde. Tous les jours tu dois en prendre une bouchée mais certains jours la bouchée est plus dure à avaler. A mon sens, le chemin de vie qui induit son abandon (la mort), est fait d'abandons multiples plus ou moins importants (abandons de relations, de propriétés, morales…) souvent sous la contrainte elle-même. On s'abandonne soi-même par contrainte. On se perd en un sens parce qu'on n'a pas le choix. On est plus nous-même ou en phase avec nos idéaux. Par contre, ce choix et donc l'abandon qui en découle façonne notre chemin de vie et donc nous définit postérieurement.

Il y a dans cette notion un chemin réflexif : on pèse le pour et le contre. On essaie de voir si ce choix est en rapport avec notre identité. Puis on tranche, selon moi a contrario de nous-même si cela est fait sous la contrainte.

Un autre sens que l'on peut attribuer à l'abandon est un sens passif, neutre. On s'abandonne à une cause, un sentiment, un état. Cela suggère qu'aucun effort réflexif n'est fait. On se laisse porter. C'est à mon sens l'abandon le moins intéressant car il ne marque que peu notre chemin de réflexion. On s'identifie uniquement à la cause, à la chose qui nous porte en s'effaçant derrière. Si cet oubli marque notre chemin, il n'engage que trop peu de réflexion à mon sens même s'il permet d'atteindre des buts louables et grandioses. Tout l'enjeu du chemin de vie est pour moi de ne pas se perdre en chemin, on y revient. En début de relation amoureuse, pour prendre un exemple concret, je me suis abandonné au sentiment amoureux, à l'autre. J'ai alors eu le sentiment de me perdre et ce, même si j'étais heureux au quotidien.

S'il n'est pas contraint, l'abandon peut revêtir un sens positif. Abandonner quelque chose qui nous pèse est libérateur que ce soit une relation toxique, un travail trop éreintant ou une action en contradiction avec nos valeurs. Je vois dans cette lecture de l'abandon, le fait de quitter un état où nous ne sommes plus heureux pour un autre qui nous épanouit plus. A titre personnel, j'ai arrêté mes études (état malheureux) pour me lancer dans le monde du travail (état qui me rend plus heureux). Si je reviens sur ma relation citée précédemment, j'ai quitté mon état passif d'abandon de moi-même en faisant un travail

d'affirmation de ma personne afin de me retrouver et d'être plus heureux. Le migrant qui est sur le chemin de l'exode pour un monde meilleur est un exemple de cet abandon positif également une fois qu'il n'est plus sous la contrainte. J'oppose alors l'abandon sous contrainte à l'abandon par opportunité. Il convient de saisir une opportunité afin d'aller vers un état qui nous semble meilleur. Ainsi, si je n'avais pas rencontré Manon, je n'aurais pas fait la connaissance de plusieurs membres du CEP et n'aurais pas sauté le pas du baptême bien que j'avais déjà des regrets concernant ma non-implication dans le folklore durant mes études. C'est une lecture avec un verre à moitié plein du chemin de vie.

De nouveau, ce sens positif de l'abandon induit une réflexion sur soi-même et ses ambitions, buts et idéaux en pesant le pour et le contre, l'accord avec soi-même. Il nous fait grandir. En effet, tout abandon positif ou négatif induit une réflexion. Chaque abandon même minime est le pendant d'un choix et donc d'un cheminement intellectuel, d'une réflexion sur soi et le monde (contraintes et opportunités). La vie devient donc une question d'abandons quotidiens.

Revenons-en à la notion de chemin parcouru que j'ai rapidement esquissé en début de discours. Pour moi l'abandon marque le passage d'un état à un autre. Par exemple, la chenille abandonne son état pour devenir un papillon. Elle passe par une phase de transition, la chrysalide, où elle se transforme. A mon sens, la chrysalide est notre travail sur nous-même et les contraintes du monde afin d'aller vers un autre état. C'est ce temps de gestation, de digestion, de questionnement qui est enrichissant dans l'abandon. Bien entendu, sur le moment, il peut être détestable : Je suis passé par des phases peu marrantes lorsque j'ai voulu arrêter mes études. Mais par après, je suis sorti grandi de ce questionnement, je me suis centré en discutant avec mes proches, avec ma famille sur ce qui était important pour moi. C'est par l'altérité aussi qu'on apprend à se connaître et par nos choix et les difficultés rencontrées. Je me connais mieux moi-même et sais un peu mieux ce qui me rend heureux pour l'instant.

L'image de la chenille devenant papillon, je la relie avec celle du baptême aujourd'hui. Nous sommes arrivés chacun avec nos acquis, nos perceptions sans nous connaître en tant que catéchumènes. Nous ressortirons tous, espérons-le, de ce baptême baptisés et appartenant à une communauté folklorique de lien étroit qu'est le CEP. Si nous nous sommes engagés dans ce processus, c'est que nous cherchions mieux, notre bonheur, un changement, des rencontres… Donc c'est un abandon vers du positif. L'abandon de notre ancien état vers un nouveau (que nous ne connaissons pas encore bien sûr mais que nous

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

projetons meilleur). Toutefois, je reste persuadé que c'est par le chemin parcouru, par les rencontres, les épreuves traversées, les questionnements sur nous et sur les autres que nous sortirons heureux et grandis de cette épreuve.

C'est donc le chemin qui est important dans l'abandon. C'est le chemin qui façonne l'abandon des acquis par le questionnement et l'altérité et donc nous permet le passage vers un autre état : ici, celui de catéchumène à baptisé. Et je suis sûr que je me souviendrai bien plus du cheminement que du résultat car après le résultat, une autre quête de bonheur s'ouvrira à moi, l'homme étant un être insatiable à la recherche d'un bonheur. Et c'est ce cheminement vers un nouveau bonheur qui me rendra heureux par le questionnement induit. L'abandon c'est donc l'acceptation de soi et des autres sur le chemin de notre vie, qui forme l'abandon lui-même de la vie.

Il convient donc de se focaliser sur ce chemin pour être heureux, ne pas hésiter à sortir de sa zone de confort comme je le fais aujourd'hui en lisant ce texte devant vous, en se posant des questions, en rencontrant l'autre. C'est ce chemin qui nous permet de nous connaître et de ne pas se perdre, pour éviter de finir comme Hélène qui s'égara.

Pour moi, l'abandon ultime est celui de la vie à la mort. C'est la conscience de cet abandon qui nous arrivera à tous qui nous permet de mieux savourer notre cheminement jusqu'à lui. On veut s'améliorer pour ne pas gaspiller cet abandon futur. C'est de nouveau abandonner l'état de la vie pour la mort. Ce n'est d'ailleurs qu'en appréciant nos abandons que l'on peut se rendre compte de notre bonheur comme Aristote le souligne : Tu connaîtras la justesse de ton chemin à ce qu'il t'aura rendu heureux.

Je peux alors citer un philosophe bien plus contemporain, Lemmy Killmister : Born to Lose, Live to Win. Pleurons la naissance car elle marque assurément la fin d'une vie et célébrons la vie ou à la mort car selon son cheminement et le choix d'abandon elle peut être merveilleuse. Nous sommes prédestinés à mourir, alors pourquoi en avoir peur, profitons du spectacle dont nous sommes acteurs en veillant à ce que nos choix nous reflètent et que le questionnement qui en découle nous fasse grandir vers qui nous tendons être.

Par ailleurs, si je pense que nous pouvons tout remettre en cause par le cheminement, je ne pense pas que nous puissions déconstruire tous nos acquis sans exception, nous ne pouvons pas tous les abandonner. Il convient de ne pas s'abandonner totalement à une déconstruction de soi sinon nous risquons de nous perdre. Mais la réflexion et la remise en question constante de nos acquis est primordiale pour atteindre les états qu'on veut

atteindre. Abandonner certains acquis et les déconstruire est essentiel dans le processus d'avancement vers un but, souvent qui nous rend plus heureux. Il convient donc de se focaliser sur ce chemin pour être heureux, ne pas hésiter à repousser les limites de sa zone de confort comme je le fais aujourd'hui en lisant ce texte devant vous, en se posant des questions, en rencontrant l'autre, en se confrontant au monde comme nous l'avons fait lors d'une des activités.

Si on ne se reconnaît plus dans notre cheminement, il vaut mieux parfois reculer, abandonner le nouvel état atteint. Bien entendu il restera des traces de ce cheminement précédent mais rien n'empêche de revenir à un système de pensées précédentes qui nous rend plus heureux. Ainsi, si dans le baptême nous sommes amenés à ne plus nous retrouver, il convient parfois mieux d'abandonner le projet pour mieux se retrouver. C'est donc en se questionnant comme nous l'avons fait et en définissant nos acquis fondamentaux que nous pourrons nous connaître et mener à bien notre évolution larvaire. C'est par l'abandon et le chemin de réflexion qu'il induit que nous renaissons.

Je parlais de zone de confort précédemment. Je pense qu'il faut parfois s'abandonner au danger, au risque, à l'inconnu afin d'évoluer. C'est par la prise de risque que nous grandissons aussi. Abandonner son confort pour l'agrandir dans le futur. Regarder en arrière permet de comprendre le chemin parcouru et de mieux nous connaître. Voir l'abandon du moi passé pour mieux cerner celui que nous sommes devenus notamment par nos sorties de zones de confort, nous permet de voir si nous sommes en accord et heureux avec qui nous sommes et comment nous améliorer. L'homme est à mon sens un être en recherche d'évolution constante. Une vie sans évolution est pour moi sans intérêt. Donc une vie sans abandon, sans sortie de sa zone de confort, est inutile.

L'abandon enrichit notre existence lorsqu'il nous soustrait aux normes, aux acquis, aux freins sociaux en nous permettant de nous émerveiller de tout, de rien, en profitant de moment habituel. En abandonnant mes habitudes, mes certitudes, quelle joie de regarder la poussière dans un trait de lumière, d'examiner les nervures d'une feuille, le toucher d'un vieux document, l'odeur d'un livre… L'abandon permet l'émerveillement au quotidien. En se questionnant sur les choses, n'abandonne-t-on pas nos certitudes pour essayer d'en rebâtir ? Le chemin de réflexion est alors une nouvelle fois au cœur de nos vies.

L'abandon permet également des visées grandioses. Pour citer les Ludwig von 88, La révolution n'est pas un dîner de gala. Ce n'est parfois que par l'abandon de choses

importantes à nos yeux : morales, personnes, biens que nous pouvons faire avancer les choses. Et ce, parfois au détriment de la morale commune ou des autres personnes. Renverser une dictature, un régime autoritaire, gagner des libertés ne se fait pas depuis chez sa grand-mère devant un poulet-frites-compote. Mais de nouveau, s'il y a une notion de contrainte ici, il y a également une notion de réflexion. L'ambivalence se fait entre le bien collectif et l'identité personnelle. Parfois nous sommes obligés de nous perdre pour être heureux. L'important est de nous retrouver en renaissant sur une nouvelle construction personnelle par la suite. L'abandon de la vie peut, à cet égard, devenir un abandon intéressant. Prenons en exemple les terroristes qui essaient de faire avancer une cause qu'ils jugent juste. Il y a également cette notion de contrainte : dans ce cas-ci, ceux-ci essaient d'améliorer leur situation catastrophique souvent sur le plan humain, socio-économique ou politique. Le collectif prime-t-il sur moi ou je prime sur le collectif ?

Abandonner les préconçus de soi, de libre arbitre pour prendre conscience qu'on s'abandonne par la construction du monde tel qu'il est, notre construction des mécanismes sociaux permet de mieux vivre parfois et n'est pas un tort. Nous n'avons pas d'emprise sur tout. Nous devons essayer de déterminer ce qui est notre construction personnelle et les mécanismes de construction pour essayer de les abandonner, les déconstruire au besoin et nous connaître.

Pourquoi la mort te fait peur ? Si le chemin de vie, de réflexion et d'abandon est réalisé en conviction avec son être profond, son identité, il n'y a pas à craindre la mort. Être fier du cheminement parcouru, voilà ce qui doit guider notre conception de l'abandon de la vie. A chacun de déterminer, selon les contraintes sociales de son temps, comment s'y adapter. Nous savons que notre existence est bornée par un abandon, à nous de choisir que faire du temps qu'il nous reste. Personnellement, j'essaie de sortir de mes zones de confort et de lutter contre un déterminisme social omniprésent. Abandonner ses préconçus sans s'oublier, refuser ce qui va à l'encontre de nos valeurs profondes. Et surtout ne pas hésiter à remettre les choses en question ; en discuter, c'est à mon sens la partie la plus intéressante et enrichissante. Abandonner le superflu des acquis pour avancer.

C'est d'ailleurs, ici que j'abandonne la rédaction de ce discours.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

5. Lorsque Jiminy Cricket nous abandonne

Par Mahé François

Voilà un mot aux multiples sens, aux multiples usages, aux multiples émotions. Je vais tenter ici de lui laisser un espace dans lequel s'exprimer, je vais essayer de partager ce qui résonne dans mon esprit à son évocation. Et je vais essayer de le faire dans les formes, de façon structurée, bien que ce mot donne envie de laisser les pensées glisser vers un terrain inconnu… Mais n'abandonnons pas le système de réflexion nous permettant d'être écouté et compris.

Je vais d'abord parler étymologie, afin de savoir pour quelle signification ce mot a été créé. Je tenterai ensuite, de façon assez superficielle, de balayer l'ensemble des contextes dans lesquels ce mot est utilisé, et d'y faire, pourquoi pas l'une ou l'autre réflexion. Je développerai plus précisément certains aspects, simplement ceux qui se sont déroulé de façon plus fluide dans mon esprit.

Le mot abandon provient de l'ancien français « *a bandon* », signifiant « au pouvoir de », ainsi le fait d'abandonner serait étymologiquement synonyme de « laisser au pouvoir de ». Reste à savoir et discuter si ce qui est laissé au pouvoir d'autre chose est ce qui abandonne ou ce qui est abandonné. La signification première est bien sure de laisser « au pouvoir de », ce qu'on abandonne, mais abandonner c'est aussi retirer notre investissement et devenir disponible à autre chose, un objet, une personne, ou encore soi même.

Lorsque l'on prend le mot abandon dans un sens plus social, on peut parfois lui trouver le synonyme d'abdication. « J'abandonne le poste de déléguée. » Lorsque je dis cela, je fais référence à une fonction, à un rôle, qui était le mien et qui désormais ne l'est plus. Je libère alors à la fois le rôle, mais, comme dit précédemment, aussi ma personne. Ainsi le rôle pourra être celui de quelqu'un d'autre, ainsi je pourrai en endosser un autre, si l'envie me prend. Le rôle tout comme moi, sommes laissés « au pouvoir de ». Mais lorsque l'on prend cette phrase isolément, on n'a aucune idée de la portée positive ou négative de l'expression. On verra ça dans la plupart des utilisations du mot abandon, cette dualité entre une interprétation positive ou négative. Peut-être que j'abandonne le poste parce que ma mère est gravement malade, et que j'y renonce alors avec tristesse,

pour m'occuper de choses moins joyeuses, parce que c'est mon devoir. Mais peut-être que j'abandonne le poste de délégué parce que je suis admise dans une autre école, une école de peinture, et que je suis heureuse de laisser ce poste à un ami, pour partir moi vers d'autres horizons. Pourtant le mot abandon a une connotation négative lorsqu'on l'entend. Je pense que lorsque je dis la phrase « J'abandonne le poste de déléguée », on ne se dit pas que c'est positif, on a l'habitude que la persévérance soit grandement plus valorisée que de reconnaitre qu'une chose n'est plus bénéfique, que ce soit pour la personne ou pour la société dans laquelle elle évolue.

On peut aussi utiliser le terme d'abandon pour parler de biens matériels. « La maison est abandonnée. » Bien qu'elle porte sur un objet et non une fonction, cette utilisation est pour moi la même que la précédente. La maison a été abandonnée par la personne qui la possédait, l'entretenait ou bien l'avait construite, et elle est laissée au pouvoir d'autre chose. Cet abandon termine-t-il dès que la maison entre au pouvoir d'un autre élément ? Si elle est rachetée, elle n'est plus abandonnée. Mais si un sans-abris s'y installe, la plupart des gens diront toujours que c'est une maison abandonnée. Sauf s'il y allume un feu bien chaud peut-être… Alors la chaleur, ou bien la vie, serait ce qui annule l'abandon ?

Bien sur, le terme d'abandon est utilisé pour parler de rapports entre les personnes. « Tu m'abandonnes ». Quand vous êtes vous sentis abandonnés pour la dernière fois ? En effet, nous pouvons abandonner des fonctions, des responsabilités, des objets, mais aussi d'autres personnes. Si nous remplissions les fonctions et possédions les objets… qu'étions nous par rapports aux personnes que nous pouvons abandonner ? « Pouvons », j'ai utiliser le verbe pouvoir. Ainsi c'est un pouvoir que nous avons d'abandonner quelqu'un ? Le pouvoir de le laisser « au pouvoir de » donc. Une personne va ainsi de pouvoir en pouvoir ? Sommes nous donc toujours au pouvoir de quelqu'un ? Ah mais ça peut aussi être laissé au pouvoir de soi même. N'est-ce pas alors aussi positif d'être laissé au pouvoir de soi même ? N'est-ce pas enfait toujours positif de disposer de soi même? Pourquoi se faire abandonner par quelqu'un est alors si négatif ? Lorsque quelqu'un a la possibilité de nous abandonner, c'est que nous nous sommes en quelques sortes donné à lui. Ou qu'on nous a donné à lui, mais bon si c'est votre père qui vous a vendu à un marchand et que celui-ci vous abandonne vous vous direz libéré plutôt qu'abandonné.

Pour se faire abandonner il faut donc avoir donné ce pouvoir à l'autre. Lorsque c'est notre parent, ou notre donneur de soin, on n'a pas eu le choix de lui donner ce pouvoir, parce qu'on avait besoin de lui. Lorsque c'est un ami, ou un amoureux, il a cette possibilité parce qu'on lui a fait confiance, on l'a investi émotionnellement. On s'est senti lui appartenir

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

un peu, parce qu'on s'est senti avoir une place pour lui. Et dans l'abandon, on a donné une part de nous à l'autre, et il n'en veut plus, il nous l'a rend. A nous de la chérir, de se la réapproprier, afin que cet abandon puisse être un retour vers soi. Afin que ce soit au pouvoir de nous même que nous soyons laissés, et pas au pouvoir du vide, d'une force maléfique, ou bien d'un ouragan dangereux pouvant nous emporter n'importe où. Quoi que, parfois, être laissé au pouvoir d'un ouragan pourrait être réellement intéressant, pourquoi ne pas en profiter pour se laisser emporter et voir où ça nous mène ? C'est souvent ainsi que commencent les aventures.

C'est bien joli tout cela, mais parfois si on peut nous abandonner ce n'est pas parce que nous investissions l'autre émotionnellement en lui donnant une part de nous. Parfois simplement cette personne subvenait à nos besoins et sans elle nous avons faim. Peut-être ne l'aimions-nous pas, pourtant elle peut nous abandonner. Pas parce qu'on lui a confié une part de nous mais parce qu'elle nous donnait quelque chose. Parce qu'il y avait un contrat. J'ai donc trouvé ce qui fait qu'on peut abandonner quelqu'un : le fait d'avoir un contrat avec cette personne et de le rompre. Contrat d'amitié, d'amour, de don de soi.

Ainsi le mot abandon a, en fin de compte, presque la même signification que pour la maison, ou que pour la fonction : la rupture d'un contrat.

On entend aussi parfois « J'abandonne, ça n'en vaut pas la peine. » En plus d'une fonction que nous remplissions, d'un objet que nous possédions, d'une personne qu'on aimait ou qu'on nourrissait, nous pouvons abandonner un combat. Abandonner un combat, est-ce que cela veut dire abandonner la conviction ? Certainement pas. Mais la conviction peut belle et bien être abandonnée aussi cependant.

L'abandon peut ici être considéré comme l'inverse de la persévérance. On abandonne parce qu'on n'a pas le courage de continuer, on abandonne parce qu'on est trop faible. Et parfois c'est vrai, on abandonne pour ces raisons là. Mais parfois aussi, l'abandon est le contraire de l'obstination, parfois il est bon d'arrêter, de reconnaître son infériorité, son erreur, ou simplement la non nécessité de prouver à l'autre qu'on a raison.

Je pense qu'il est important d'abandonner dès qu'un combat, ou quoi que ce soit d'autre, commence à nous nuire. C'est peut être égoïste comme réflexion, mais c'est ainsi que le monde fonctionne de toute façon. Ainsi je peux appliquer cette vision de « l'abandon positif » aux différents sens qu'on a donné à ce mot.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Pour l'abandon d'une fonction, ou d'un rôle : Je vais tout d'abord postuler qu'occuper une fonction joue un rôle sociétal, ou du moins dans un groupe d'individus, parce que c'est pour moi le sens même d'une fonction, on n'a pas une fonction tout seul. Si ma fonction n'a plus d'apport positif pour moi, cela veut dire qu'elle n'en a plus pour le groupe. Car si ma fonction avait un apport suffisamment impactant sur le groupe, alors cet impact positif serait ressenti et je ne pourrais conclure qu'abandonner ma fonction me nuit moins que de la garder. Si je fais cet examen de l'abandon ou pas de ma fonction c'est que soit je ne m'y sens pas bien, soit qu'elle est un obstacle pour un autre aspect de ma vie. Si c'est le cas, et si le fait d'occuper ma fonction n'apporte pas de positif impactant à la société dans laquelle je l'occupe, alors il vaut mieux que j'abandonne ma fonction, soit afin que son existence même soit reconsidérée, soit pour qu'elle soit occupée par quelqu'un qui en sera plus satisfait, et y sera donc plus performant.

Pour l'abandon d'un bien matériel, certaines situations peuvent sembler évidentes : Cette vieille friteuse inutile prend beaucoup de place : je la vends ! Bon oui, mais soyons plus subtiles. Cette vieille maison de vacances ayant appartenu à mes défunts parents me coute vraiment cher, me cause du stresse, et puis bon, j'aimerais partir en vacances ailleurs. Mais c'est la maison de mes parents, j'ai envie de la garder. Si le bonheur d'y aller en pensant à eux est suffisamment grand pour compenser la souffrance engendrée par le reste, l'abandonner n'est pas la solution. Mais si les considérations financières causent un soucis supérieur, alors abandonner la maison ne sera pas quelque chose de négatif survenu dans ma vie, alors ce ne sera qu'une bonne décision. Abandon douloureux, certes, mais plus positif que son contraire.

Et je pourrais continuer avec les autres abandons dont j'ai parlé, mais je pense que vous avez compris, autant que nécessaire, le point de vue que je défendais ici.

Il est important de préciser, que ce dont je parle ici, cette façon de juger si un abandon est positif ou s'il ne l'est pas, dans la pratique, on ne peut le faire qu'a postériori. En effet il est très difficile je pense d'évaluer de façon certaine la balance réelle entre le positif et le négatif que nous apporte une situation. Ça peut être bien sur un outil pour prendre une décision, un bon outil même, mais ce ne sera jamais le seul, tout simplement parce que réfléchir selon une telle balance ferait de nous des robots, et que nous sommes bien plus que cela, qu'on le veuille ou non.

« Je m’abandonne »

En voilà une drôle d’expression, on pourrait donc s’abandonner soi-même ? On utilise souvent cette expression pourtant, on s’abandonne à la tristesse, à la joie, on s’abandonne à l’autre, on s’abandonne à son métier. On s’abandonne à Dieu diraient certains.

Mais qu’abandonne-t-on de nous dans ces cas-là ? J’aime à penser que c’est notre Jiminy Cricket intérieur qui nous abandonne dans ces cas-là. J’appelle Jiminy Cricket la petite voix qu’on a dans notre tête, parfois diable et parfois ange, avec lequel nous discutons, et qui nous aide à avancer. Il n’est pas parfait, il ne sait pas tout, mais il est réfléchi et il veut notre bien.

Lorsqu’on s’abandonne à une émotion, je pense que c’est Jiminy qui relâche les rennes, qui nous laisse oublier le reste afin qu’on se consacre à notre émotion. Idéalement il s’est auparavant assuré qu’il n’y avait pas de danger à le faire, et il nous dis « Vas-y, perd le contrôle, vis ton émotion comme si tu n’étais qu’elle. » Mais Jiminy garde le contrôle, il nous relâche un peu pour nous laisser tomber dans l’émotion, mais la corde est toujours là, et on peut remonter. Ce n’est qu’un semi-abandon, on n’est jamais complètement abandonné à la tristesse ou la colère. Elles jouent avec nous, on est en leur pouvoir, mais à un moment Jiminy nous remonte et nous dit « Tu vois, ce n’était pas si terrible ? », et la peur de l’émotion disparait, ou du moins est moins grande. Parfois c’est à une émotion positive que Jiminy nous abandonne, il nous abandonne à la joie par exemple. Pourquoi nous abandonner à la joie, au risque qu’il nous arrive quelque chose parce qu’on ne se concentre plus sur le reste, parce qu’on a plongé dans une seule émotion au détriment des autres, et au détriment de la réalité ? Il peut y avoir plusieurs raisons, toutes vraies selon les contextes à mon avis. Parfois c’est pour qu’il puisse nous dire « Tu es rassasiée maintenant ? Tu as vu comment c’était ? » et qu’on ne soit plus distrait pas l’émotion. Alors nous abandonner à une émotion nous permet soit d’en retirer le positif soit d’en vivre le négatif de façon beaucoup plus concentrée dans le temps, ainsi Jiminy l’empêche de parasiter nos actions, nos décisions et notre vie de façon trop diffuse. Parfois, lorsque l’on s’abandonne la joie par exemple, je pense que c’est pour faire remonter la jauge de joie de notre organisme, en nous faisant plonger dans une émotion positive de façon aussi complète. Et j’ai la conviction qu’avec une jauge de joie pleine, nous sommes plus performants dans tout ce que nous entreprenons.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

On ne s'abandonne pas qu'aux émotions, il arrive que l'on s'abandonne à son travail par exemple. Lorsque l'on s'abandonne au travail, à un combat, à une idée, parfois c'est Jiminy qui veut nous laisser plonger corps et âme dedans, pour qu'on soit plus performants peut-être, mais je pense que parfois aussi c'est nous qui rejetons Jiminy, qui lui mettons un couvercle sur la tête en disant « Laisse moi tranquille ». On abandonne alors la part raisonnable de nous qui nous empêche de n'être que travail, que combat, qu'idée, qui nous met des contraintes, des règles, et qui nous prodigue des conseils. Ça peut être positif, parce qu'on sera meilleurs, on ira peut être plus loin. Mais irons-nous dans la bonne direction ? Ne risquons-nous pas d'abandonner, ou d'oublier quelque chose d'important, parce que nous sommes trop centrée sur l'objet auquel on s'abandonne ?

Et que se passe-t-il lorsque l'on s'abandonne à quelqu'un ? Est-ce alors simplement oublier le reste, et se laisser aller au pouvoir de l'autre ? Le laisser faire de nous ce qu'il veut en ne faisant que subir ce qui nous arrive ? Non, je ne le pense pas, je pense que s'abandonner à quelqu'un, c'est enfait l'essence même d'aimer, et c'est bien plus que de se laisser aller. On abandonne une partie de qui on était sans l'autre, et surtout on abandonne l'égoïsme, qui pourtant, je le pense, est propre à chaque être humain. Je pense que ce que nous faisons a toujours un but égoïste, qui peut être plus ou moins beau. Ainsi donner de l'argent à un sans-abri, même si c'est uniquement dans le but qu'il puisse manger, même si personne ne vous vois le faire, renforce votre estime de vous en tant qu'être bon, et je pense que vous le faites parce que cela vous procure du plaisir d'être quelqu'un de bon. Alors bien sur qu'aimer quelqu'un est aussi un acte égoïse dans le sens que ça a pour but premier de nous permettre de nous reproduire pour assurer notre besoin de faire pérenniser l'espèce. Mais lorsqu'on aime quelqu'un assez pour s'abandonner à lui, on tend vers l'abandon de tout autre égoïsme que simplement celui d'aimer, on embrasse avec joie les souffrances qui seront engendrées, les contraintes de disponibilités, les limitations dans nos choix personnels, dans notre espace personnel, dans nos possibilités d'avenir. On n'est pas simplement heureux de ne pas être seul, on n'est pas simplement heureux que l'autre nous rendre heureux, on a réussi à abandonner notre égoïsme, on s'est abandonné à l'autre. Je ne sais pas si on peut vraiment atteindre cet état, mais je pense que l'amour véritable tend vers ça.

Ainsi je conclus mon discours sur l'abandon, en ayant survolé beaucoup de choses, approfondi l'une ou l'autre seulement. Je vous ai parlé de l'abandon dans plusieurs contextes, et j'ai mis en évidence cette dualité entre un abandon positif et un abandon

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

négatif, ainsi que le fait que pour moi l'abandon est trop considéré de prime abord comme négatif. Je vous ai aussi offert quelques bribes de réflexion sur l'amour, et livré ce que je pense qu'il se passe dans ma tête lorsque je m'abandonne. Je n'avais jamais vraiment pensé les choses ainsi avant de me pencher sur mon discours, et je suis sure que mon Jiminy Cricket est heureux que son existence soit révélée au grand jour.

Je vous remercie pour votre écoute, et j'espère de tout cœur que l'abandon ne sera pas mien pour cette fin de baptême. A moins qu'il ne se révèle à un moment plus positif que son contraire ?

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

1. A l'abandon

Par Natacha Rio

L'abandon est perçu comme un parasite. Une gangrène qui nous consume à petit feu dès la première rencontre avec celui-ci. On a tendance à dire que dès qu'on abandonne une fois, on abandonnera une deuxième, puis une troisième… et on nous traitera de lâche qui ne sait jamais terminer ce qu'il entreprend ; c'est alors qu'on se fait abandonner, car la société préfère les personnes fortes qui persévèrent et qui règlent leurs problèmes par tous autres moyens que celui de lâcher prise.

Car oui, au final, c'est ça l'abandon, c'est simplement lâcher prise, respirer, prendre du recul et contempler. Sauf que, parfois, on ne voit que le regret, la souffrance et la culpabilité.

L'abandon peut aussi être donné comme un cadeau empoisonné, où lorsqu'on le déballe, les mêmes sentiments reviennent ; saupoudrés de la remise en question personnelle qui changera notre vie et nos pensées.

Comme vous l'aurez compris, nous passons tous par le sentiment d'abandon dans notre existence, qu'on le veuille ou non. Il peut se manifester de tellement de manières différentes que l'être humain se méfie de ce ressenti. Depuis tout jeune, on nous dit de ne pas baisser les bras, de s'obstiner et de réussir. N'oublions pas toutes ces phrases typiques qu'on entend pour nous encourager : ''Continue, tu vas y arriver.'' ou encore ''Tu as presque atteint ton but, faut rien lâcher !''. Je n'ai rien contre ces phrases et je sais qu'elles ont amené les gens à se surpasser, mais je ne vois en ça qu'une peur qu'on installe petit à petit dans le cœur des gens, car on sait que si on abandonne avec de tels discours, on s'en voudra encore plus que si on ne les avait jamais dites.

Puis pensez-y, on ne dit ces paroles que lorsque l'autre pense déjà à l'abandon. Combien de fois avons-nous vu la déception dans les yeux d'autrui alors que notre cœur ne fait que supplier l'arrêt de la souffrance ? C'est à ce moment-là que l'abandon devient paradoxe : on abandonne pour éviter la souffrance, mais on souffre quand on abandonne. Mais si juste, on arrêtait de critiquer l'abandon, qu'on arrêtait de le maltraiter et qu'on commençait à féliciter les autres d'avoir eu le courage d'abandonner ?

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Alors j'aimerais vous dire, à tous ceux qui ont déjà abandonné dans leur vie, je vous félicite d'avoir abandonné. Et je vous suis tellement envieuse d'avoir obtenu ce courage qui me manque par moments. Et à tous ceux qui ont survécu à l'abandon des autres, croyez-moi, vous serez les plus récompensés pour le chemin que vous avez parcouru par vous-même.

J'aimerai maintenant vous décrire cet ami que j'ai rencontré il y a bien longtemps et qui m'a tant apporté. J'ai appris à le connaitre et je peux vous dire que c'est un sacré phénomène. L'abandon est mal aimé et il est lui-même abandonné. Personne ne veut de lui car il est ressenti comme injuste, coupable ou encore perdant. Mais laissez-moi vous dire, rien n'est juste, nous sommes tous coupable d'un méfait et nous avons tous perdu quelque chose.

Alors pourquoi rejeter notre abandon, ou lui tirer la gueule, alors qu'on pourrait en apprendre de lui ? Est-ce vraiment masochiste de dire qu'il faut passer par cette souffrance pour apprécier le bonheur qui la suit ? Après tout, si personne ne l'avait connu, serions-nous les personnes que nous sommes aujourd'hui ?

Cher auditoire, je vous le dis, j'ai déjà abandonné et j'ai appris. J'ai appris qu'en abandonnant un projet, je pouvais en reconstruire un meilleur. J'ai appris qu'être abandonné m'ouvrait à d'autres personnes. J'ai appris qu'en abandonnant tout espoir de vie, celle-ci méritait d'être vécue.

Alors voyez comment l'abandon est ami avec le savoir que l'on chéri tant. Il est marié à la peur qui est nécessaire à notre survie. Amant de la tristesse qui nous aide à accepter l'inévitable. Frère du sentiment d'échec qui nous motive à recommencer. Et si son entourage n'a pas l'air très fréquentable, l'abandon est bienveillant et ne veut que vous apprendre la réalité des choses ; il veut que vous soyez heureux malgré sa venue, que vous vous rendiez compte qu'il n'est qu'une étape à votre progression vers la sérénité et il veut que vous deveniez une personne meilleure en apprenant à le connaitre.

N'abandonnons pas l'abandon. Ce ne serait qu'une boucle sans fin qui ne nous apporterait pas grand-chose et, croyez-moi, on finit par s'en lasser. J'ai longtemps cru qu'il fallait que je déteste l'abandon, comme si c'était un devoir ou plutôt une responsabilité pour mon bien-être, tout comme mes prédécesseurs me l'avaient préalablement appris. Je le détestais, autant que je pouvais me détester. Il me rendait faible, du moins c'est ce que je croyais. Il avait fait de mon cœur sa résidence et squattait là sans que je ne lui ai rien demandé. Aujourd'hui je l'avoue, j'avais embrassé l'abandon,

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

mais avant de l'accepter, je ne l'assumais pas. Il n'y avait plus que lui. J'ai essayé plusieurs fois de le rendre cocu avec de faux sourires et quelques pilules, mais il persévérait, plus que je ne l'ai fait dans ma vie.

C'est alors que je lui ai fait face et que, contre toutes attentes, je l'ai pris dans mes bras. A ce moment-là, croyez le ou non, il m'a dit que tout irait mieux maintenant. Il a donc congédié ses proches, laissé quelques affaires pour sa prochaine venue et m'a dit à bientôt comme un vieil ami qu'on ne reverra que bien plus tard. C'est à ce moment-là que je me suis sentie plus légère et plus sereine. Plus forte aussi d'avoir gardé les pieds sur terre. Et si je souhaitais que ce soit un adieu, je sais que dorénavant, je peux mieux l'accueillir et l'accepter plus rapidement, avec beaucoup moins de douleur et d'appréhension.

Ne vous méprenez pas, si je fais l'éloge de l'abandon aujourd'hui, ce n'est pas pour que vous en abusiez. Il reste un sentiment à part entière et on doit le prendre au sérieux. Ne vous moquez pas de lui comme si c'était un moins que rien, car vous n'aurez jamais l'occasion de le connaitre vraiment. N'ayez pas peur de lui et accordez-lui votre confiance. Donnez lui le temps de se présenter et de vous prouver qu'il n'est pas si méchant. Vous devrez vous coltiner ses potes un peu relou mais je vous assure, ils ont quand même un bon fond aussi.

Apprenez de lui, vous verrez, c'est l'une des meilleures leçons que vous allez recevoir. Il vous apprendra à le voir sous toutes ses formes. Il vous apprendra à gérer ses compères et à mieux les comprendre. A savoir garder la tête haute mais surtout, le plus important, il vous apprendra à vous connaitre vous-même ainsi que vos limites et vos faiblesses.

Mon discours à l'air très méprisant pour les autres qui persévérèrent et je m'en excuse. Vous n'êtes en rien fautif de vouloir accomplir jusqu'au bout tous vos projets et c'est même, pour moi, le propre de l'être humain. La morale de mon discours n'est donc pas de vous encourager à abandonner mais bien d'accepter cette possibilité, de ne pas vous en vouloir d'avoir ce genre de pensées.

Je suis moi-même quelqu'un de buté et je sais que, par moment, on peut se sentir impuissant face à certaines situations mais avoir une volonté de fer de terminer ce qu'on a commencé. Alors à ceux qui sont tout aussi entêtés que moi, sachez que l'adjectif ''persévérant'' est synonyme de l'adjectif ''courageux''. Vous êtes donc tout aussi courageux que les autres et vous êtes tout aussi capable que les autres de puiser dans ce courage pour tout simplement, enlacer l'abandon et vous en faire un allié.

Je terminerai par vous dire de ne plus écouter les autres quand il s'agit de prendre une décision aussi personnelle que l'abandon ou la persévérance. Déjà, d'une part parce que vous serez gagnant dans les deux cas mais aussi parce que c'est quelque chose que vous devez ressentir et que les autres ne peuvent pas faire à votre place. Alors à bas les jugements hâtifs des personnes extérieures à notre situation qui veulent déjà décider à notre place écoutez leurs conseils certes, mais la seule personne en qui vous devrez avoir confiance à ce moment-là, c'est vous-même.

Je vous souhaite tous d'avancer, de trébucher et de vous relever. Soyez fière de vos choix et n'ayez aucuns regrets.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Présentation des baptisés

Sylvain (dit Sysy) André

Grand amateur des chips Pringles goût oignon et des pâtes carbonara, cet individu de type folklorique saura vous impressionner de par ses affonds princesses et son déhanché qui rendrait fière Cardi B. Sa passion pour le Netflix and chill n'a d'égale que son amour pour sa palette de nudes et de rouges. Militant engagé, il s'investit pleinement dans les droits LGBTQIA+ et dans le féminisme. Sympa la grande majorité du temps, ne le défiez jamais au UNO sous peine d'un renversement de table digne des plus grands. Si vous voulez le rencontrer, c'est avec plaisir qu'il vous accueillera au CEP tout au long de l'année.

Tom Boudry

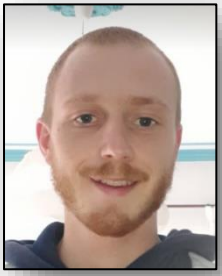
Je m'appelle Tom je viens de Namur. Je suis en bac trois ingénieur civil filière électricité mécanique. J'aime bien dessiner, regarder des animes de temps en temps, j'aime beaucoup écouter de la musique sur YouTube surtout de la pop musique du style les grandes stars américaines. Si vous voulez voir quelques dessins que je fais vous pouvez aller sur Insta By_TomTomTom et c'est en Story à la une.

Océane Closset

Alors moi c'est Océane, j'ai 19 ans et je suis en Sciences Géographiques à l'UCL depuis l'année passée. Je viens des Ardennes dans la région de Marche-en-Famenne. Dans ma vie, j'ai touché un peu à tout mais ma passion est toujours restée la même. Depuis l'âge de 3 ans, je suis dans l'apprentissage des langues. Ayant déjà le néerlandais et l'anglais dans la poche, je cherche à

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

m'améliorer dans de nouvelles langues comme l'allemand et l'espagnol. N'ayant pas trouvé d'études qui me convenaient dans ce domaine je me suis donc retrouvée en géographie un peu par hasard. Choix que je ne regrette pas du tout.



Isidore Cornet

Je m'appelle Isidore Cornet, j'ai 21ans et je suis en bac 1 philo. Mis à par les cours, les choses que j'aime sont: le skate, le rap, et surtout passer du temps avec mes potes. Je suis aux scouts depuis mes 4ans et suis actuellement animateur éclaireurs (12-17ans). Je suis fêtard, généralement plein d'énergie et je parle beaucoup.

Quentin Delisse

Salut ! Moi c'est Quentin, aussi connu sous le nom de Quintus. Je suis étudiant en bac 3 en philosophie. En parallèle du baptême, je suis également comitard au CEP, mes postes sont chef bar, fac et sport. J'adore les jeux-vidéo (mes licences préférées sont The Elder Scrolls, The Witcher, Dark Souls, Smash Bros, …). Si je devais décrire ma personnalité, je dirais que je suis très blagueur, dynamique, ouvert d'esprit et assez causant (je pourrais discuter de philosophie morale et politique, de jeux-vidéo et de la congolexicomatisation des lois du marché pendant des heures !). Au plaisir de vous accueillir au CEP.

Paco Demazy

Alors bon, moi je suis quelqu'un de simple, j'aime dormir, manger, et boire des coups haha. Je suis un grand passionné de musique (surtout de rap), j'adore passer du temps avec mes proches, et prendre soin d'eux. Je fais les meilleures crêpes du 5380, et d'après mes potes j'affonne assez bien. Si vous voulez discuter de Naruto ou de hip-hop, je suis la bonne personne !

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Matthias Dolfeyn

Coucou, je suis Matthias, j'ai 17 ans et je suis en BAC1 Philo. Oui, 17; j'ai fait une année de jury central pour finir plus tôt car j'avais un peu marre de l'école secondaire et vu que je l'ai fait pendant le covid, c'était pratique et sûr. Je viens d'Anvers, je fais mes études ici pour perfectionner mon français. Si je fais une faute, n'hésite donc pas à me corriger (gentiment bien sûr)! Je suis tombé amoureux de la voile, et j'en donne des cours à Anvers. C'est un peu tout je crois 😉

Caroline Fontaine

Meuf qui aime la cara et la ksaar, qui aime s'engager dans des bails chelous. Servante invétérée des scouts, fane incontestable de Queen et de fraises. Disciple du CEP depuis peu.

Tom Fortems

Bonjour tout le monde! Je m'appel Tom #AurélienBarrau et j'ai 18 ans, j'étudie la philosophie avec une mineur en culture et création et j'envisage un master en économie pour apprendre à survivre avec les allocations chômage. J'aime beaucoup tous les univers fantastiques qui nous font quitter notre monde tout en nous le faisant mieux comprendre. Pour finir, je peux paraître extraverti mais ce n'est qu'une apparence, vous ne me verrez jamais entamer une conversation. Passe une bonne journée!

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Mahé François

Hello ! Je m'appelle Mahé, j'ai 21 ans et je suis en Master 2 en médecine ! J'ai connu le CEP un peu par hasard et depuis ils mettent des paillettes dans ma vie. J'ai déjà un poste dans le comité cette année, je suis Grenouille. Sinon je suis Potterhead (Serdaigle), j'adore les sushis, et les crêpes. J'ai le sommeil super léger et je chouine quand je suis fatiguée. J'aime être directe, tourner autour du pot, ça me soule, mais en vrai je suis gentille et super empathique !
Au plaisir de discuter avec n'importe qui autour d'une PMB ou d'une Petrus !

Pierre Ghislain

Pierre est quelqu'un de compliqué, il ne cesse de se demander s'il existe correctement au monde et si le monde lui dédie une place. Il se complait dans la douleur mais parait de l'extérieur très jovial. Ceci n'est pourtant un masque car c'est là sa délivrance. La contact social est pour lui source de repos et d'exploration sécurisée du monde. C'est par le contact social que Pierre s'affirme et oublie ses souffrances existentielles. A part ça, il aime aussi l'astrophysique, le cinéma, sa copine, les jeux vidéo, la musique et a une capacité de dialoguer sur tous les sujets par sa grande passion pour la curiosité.

Victor Gigounon

- Si j'étais une voiture, je serais une fiat panda jaune parce que ça fait rire tout le monde et que le ridicule ne tue pas !
- Si j'étais un personnage de dessin-animé je serais sans doute Bob l'éponge car je suis aussi joyeux que lui.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

- Si j'étais un plat je serais une tarte al djote parce que j'ai deux côtés.
- Si j'étais un animal je serai un koala, parce que tout le monde trouve ça trop kiki, que je peux être super baba cool et que j'adore les arbres (même si au fond de moi j'adore les hippopotames).
- Si j'étais un moyen de transport je serais un train car j'adore les trains c'est un truc de dingue.

Iulian Gmur

Alors je me présente, moi c'est Iulian, je suis passionné par la philosophie et la biologie mais ayant dû faire un choix pour les études j'ai choisi philo ! J'adore aussi le cinéma, les jeux vidéo, la poésie, les jeux de rôles et la littérature. D'ailleurs je fais partie d'un kot à projet, le Kot Ardoise, sur la langue française et la littérature (venez c'est bien). Plus tard j'aimerais travailler sur l'éthique dans la recherche en génétique mais ça c'est plus tard, il faudrait déjà que je valide mes casseroles de bac 1.

Ugo Grimard

J'ai souvent le cul entre deux chaises : je n'ai pas pu/pas su me décider entre les romanes et les germaniques, entres les lettres et la musicologie, entre les kaps et les cercles, entre le FLTR et le CEP… Alors j'ai tout pris. Je suis en bac 3, donc encore trois bonnes années de découvertes, de rencontres et de fêtes sur Louv'. Sinon parle moi de poésie, de peinture, de sculpture ou de n'importe quelle forme d'art et je t'écouterai attentivement. (Viens me voir au Kot Ardoise et à la revue FIAL, pour ta dose de créativité.)

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Alice Guyon

Nom, Prénom : Alice Guyon, étudiante en philosophie.

Recherche personnes aimantes, prêtes à boire (tout sauf de la Bavik) en toutes occasions. Animal ostensiblement farouche, elle saura se montrer aimable et chaleureuse. Parfaitement adapté à la vie étudiante et à la guindaille, il lui faudra cependant assurer un régime alimentaire particulier avec quelques litres de sang humain par jour. Possibilité d' adopter dès maintenant.

Léa Hallez

J'aime me décrire au travers le prisme d'un onirisme et d'une poétique, sensible à la beauté du monde, à ce qui se cache au delà. J'aime me décrire comme intellectuelle, curieuse avec l'envie de comprendre l'humain, sa psychologie, son histoire et ses mises en sens. J'aime apprendre sur moi en écoutant les autres et comprendre le monde en voyant les différences que portent chacun d'entre nous. Mais j'ai plus facile à me dire têtue, cynique, colère, impulsivité, joie, changement brusque d'émotion. Je me laisse souvent aller à mes émotions et c'est déjà un premier apprentissage vers plus de congruence.

Reste juste à concilier cela avec une vie sociale. A part ça, j'aime la musique, le dessin, la photo, la créativité en général. J'aime être avec les gens et pouvoir partager.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Jérôme Huart

Moi c'est Jérôme mais vous pouvez m'appeler Kamé (pour "Caméléon" qui est mon totem et "K" pour "Karl Marx"), ça me fait toujours bizarre que l'on m'appelle "Jérôme". J'ai 21 ans, je suis en Bac 3 Psycho et, en plus d'être Catéchumène, suis comitard Culture au cercle. Si vous voulez discuter musique, étant mélomane, je me ferai un plaisir d'absorber toute votre culture musicale. Sinon, on peut toujours discuter de tout et de rien, j'adore débattre de mes idées et de celles des autres quelles qu'elles soient. (Vive la zététique.)

Johan Lebas

Je me présente, je m'appelle Henry. J'aimerais bien réussir ma vie, être aimé…. La vérité vraie, je m'appelle Johan, d'autres me surnomment Viking à cause de ma grosse corne à boire. Amoureux des animaux (zoophile à mes heures perdues) et de la musique (surtout Jul même s'il n'a pas inventé le son qui tue), j'aime discuter de tout et de rien mais surtout du fonctionnement du monde et de justice sociale autour d'une bonne bière, ou d'un whisky, ou d'une vodka, ou d'un verre d'eau – je déconne, fin tu bois ce que tu veux - …

Introverti dans l'âme, il vaut mieux faire le premier pas pour me parler sauf si j'ai 2g dans chaque œil. Fun fact, je collectionne les timbres et élève des papillons lorsque c'est la saison (rime pauvre). Le baptême est mon premier pas dans le folklore – et j'espère que ce ne sera pas le dernier au CEP !

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Raphaël Mugenzi

Salut ! Je m'appelle Raphaël j'ai 24 ans et je suis étudiant en ingénieur civil orientation math appliquées. Je suis un grand amateur de danse et de musique du coup si tu as aussi une guitare on va pouvoir faire des soirées impro. Mes autres passions sont la cuisine et la guindaille, j'espère qu'à travers ce baptême CEP je découvrirai un tas de nouvelles personnes et que j'en apprendrai encore plus sur moi-même.

Alexandre Pirotton

Bonjour je suis Alexandre Pirotton, Aka le pseudo sosie de vald. Si tu n'aimes pas les délires qui vont loin me parle pas, je suis ravagé (vraiment). Sinon tkt je te parle d'humilité quand tu veux et aussi la contradiction que du coup je t'en parle. En vrai, je pense être sympa donc n'hésite pas mais évite tout de même après un café. Ha oui et j'aime bien l'auto-hypnose.

Béatrice (dite Valentine) d'Oultremont

Bonjour, je m'appelle Valentine et je chausse du 41. C'est après 2 années de psychologie que je suis passée en géographie, un chemin tout ce qu'il y a de plus classique. De toute façon si vous me rencontrez un jour, vous allez rapidement voir que je suis quelqu'un de très classique et que mes choix sont toujours très logique. Je suis très extravertie mais aussi très timide. Je suis un enfant mais aussi une vieille dame. Je suis virile mais aussi charmante. Mes passions ? Rencontrer et Manger. Donc pour l'un

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

comme pour l'autre, n'hésitez pas. Longue vie à vous et à vos descendants.

Manon Randazzo

Bonsouuuar. Je suis Manon, j'ai 23 ans et je suis en langues et lettres germaniques, anglais-allemand. Après une période d'errance plus ou moins longue j'ai décidé de m'abandonner plus ou moins volontairement à l'expérience du baptême CEP. Sorcière et astrologue à mes heures perdues, mieux vaut ne pas s'étonner que j'insiste pour avoir votre date, lieu et heure de naissance ou de vous expliquer les vertus du basilic si vous avez le malheur de discuter avec moi

Natacha Rio

Fausse girly girl qui ksaar comme jamais mais qui ne tient jamais. Fidèle aux paillettes et à la cara. Du haut de ses 1m59,1 (elle y tient à son 0,1cm), elle saura vous prouver que mélanger arc en ciel et vomi est tout un art.

Anthony Robert

Alors, je me présente, Anthony, 25 ans, cadre d'une entreprise en communication et spécialiste d'achat média digital ! Comme tout le monde le sait, j'ai décidé de rejoindre la chouette aventure / baptême CEP suite à un pari de morts pleins avec le fameux Geoffrey (aka le maître du phare du parc de la source). Mais, aussi car, même si je ne m'y connais pas en philo, j'ai toujours été très friand des débats et de refaire le monde. J'ai pleins de passions / hobbies, comme tout le

monde ! J'adore les jeux-vidéos, c'est vraiment ma première passion, j'aime m'émerveiller devant de nouvelles choses donc j'adore voyager ! J'adore la bouffe, que ça soit de la manger, ou de la cuisiner. Je suis un très très grand fan des chats, c'est on peut le dire, clairement mon dada.

Alice Torremans

Je m'appelle Alice, j'ai 21 ans et je suis en Master en Bioingénieur en gestion des forêts et des espaces naturels. J'adore rire et boire des coups avec mes amis. J'aime aussi beaucoup la musique et lire au quotidien. Je suis également dans le comité CEP, vous pourrez me retrouver au bar pour affonner quand vous voulez. J'adore plein d'autres choses, donc n'hésitez pas à venir me parler et à lancer des débats sans fin, je suis une grande bavarde.

Rayan Van Heuverzwyn

Hey! Moi c'est Rayan j'ai 20 ans et je suis en Bac 1 philo. Vous m'avez peut être déjà aperçu danser après qu'un certain nombre de bavik ai été ingéré. Sachez que j'aime bien le rock, la boxe, la basse ET LES CHATS. Ne soyez pas étonnés d'une certaine agressivité qui pourrait ressortir ça veut juste dire que je vous aime bien (et si je vous adore vous aurez droit a mon humour d'un niveau supérieur). Mon mot préféré c'est Swagg.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Thomas Zacharzewski

Pour seulement 5€/heure je te parlerai en anglais sans aucun jugement! Fan de musique, Brighton and Hove Albion FC et MMA. J'ai énormément de faiblesses dont la plus grande est mon incapacité d'écrire les descriptions. L'autre faiblesse c'est mon incapacité de prendre un photo de moi que je ne déteste pas. Je suis heureux d'être ici.

Maxim Zaouk

Alors voilà, moi c'est Maxim. Je suis un petit timide ayant revêtu un costume d'extraverti qui s'est retrouvé au CEP après s'être fait enrôler par sa sœur. Je suis en droit et moi ce qui me passionne dans ces études, c'est le côté éloquence (qui se retrouve d'ailleurs aussi dans ce cercle). J'adoooore parler de tout et de n'importe quoi donc si tu viens m'accoster, prépare-toi à ce que ça dérape très vite. Le politiquement correct, c'est pour les faibles mais je peux me retenir promis. Un dernier petit truc me concernant, dans le cas où je vous demande si vous avez un kot, fuyez en courant si vous ne voulez pas d'un énergumène dans votre chambre/ commu.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Articles

1. Du Rogue-like à l'abandon : petites pensées.

Par Thomas Emond

Bonjour à vous lecteurs. Pour m'adonner à la tâche de la rédaction d'un article sur l'abandon, j'ai décidé de me pencher sur une forme peu violente de l'abandon : celui dans les jeux vidéo. Plus précisément, j'aimerais parler d'un genre de jeux : les rogue-like !

« Qu'est-ce qu'un rogue-like ?» me direz-vous. Je vous répondrai qu'il s'agit d'un type de jeu dans lequel chaque partie se veut différente car construite par un parcours aléatoire à chaque nouveau lancement. Le joueur y prend des décisions, en combat et pendant l'aventure, pour optimiser son personnage afin que celui-ci arrive au bout de l'aventure aléatoire créée. Les systèmes de combat se découlent en une énormité de variantes, du jeu de carte où construire son deck est d'une importance capitale (comme Slay the Spire) à des Third Person Shooter aux combats intenses et sans relâche (tel que Risk of Rain 2).

L'abandon dans sa perception la plus classique signifie négliger ou délaisser, et c'est sur cette deuxième partie que je voudrais me baser pour parler des rogue-like. Les jeux dans leur conception générale sont faits comme des aventures, des cheminements de scènes, de combats, d'intrigues et parfois de relations que les développeurs ont imaginé et agencé pour faire vivre au joueur une aventure unique. A l'inverse, les rogue-like sont créés pour faire vivre aux joueurs une multitude d'aventures différentes, la multitude de possibilités que ces jeux offrent y permet une rejouabilité immense (dans la plupart des cas). C'est cette caractéristique de rejouabilité énorme (qu'offrent aussi la plupart des jeux multijoueurs par la présence d'autres joueurs eux aussi décideurs du cours de la partie et rendant chacune différente) qui sera la base de ma réflexion. Sans plus d'intérêt que faire l'ode de ce type de jeu, je me lance.

Alors quel est le lien propre entre l'abandon et ce type de jeux ? Dans tous les jeux l'abandon est rare, il s'agit plus souvent d'un sentiment de lassitude qui nous fait quitter le jeu, plus qu'une réelle envie d'abandonner. Cependant, les rogue-like poussent à ne pas abandonner par leur rejouabilité. Chaque partie est différente et est une nouvelle chance de découvrir des éléments que nous n'avions pas encore rencontré dans le jeu. Ici, la lassitude est rare avant d'avoir exploré tous les pans du développement du jeu, et cela prend beaucoup de temps généralement. Ces jeux se veulent peut-être plus rentables en termes d'achat, permettant une aventure assurément diversifiée au fur et à mesure des parties, ainsi qu'une réelle évolution du joueur qui à sa première partie aura bien moins de connaissances qu'à sa dernière où il saura optimiser chacun de ses choix. Pourtant, le joueur va perdre, BEAUCOUP perdre. Finir l'aventure générée pour le joueur est un défi énorme procurant un grand sentiment de satisfaction par la difficulté d'atteindre cet objectif. Il est peu courant dans la vie de tous les jours d'enchaîner les défaites et d'en ressortir aussi grandi que dans ce type de jeux. L'abandon y est donc prohibé : à moins de ne pas réussir à se servir des mécaniques qui nous sont présentées, nous allons continuer à jouer aux rogue like jusqu'à avoir atteint les objectifs qu'on s'était fixé dedans.

Le point un peu central que je voulais aborder dans cet article est le suivant : la vie manque d'un sens de la défaite comme les rogue-like en ont. La défaite y est à bien des égards positive : elle est un apprentissage, une nouvelle chance de découvrir et surtout une nouvelle chance de réussir. Dans notre société (ssa fé réflechirr), une pression s'exerce autour de la victoire, de l'accomplissement, de la réussite ; autour de la méritocratie en somme. La défaite a un goût amer, se ressent dans le regard des autres et oppresse le perdant. Personne n'a jamais échoué, tout le monde y passe et même si le soutien des proches apporte un réconfort, la société professionnelle est elle malavenante pour les moins confiants, les défaitistes, « les plus faibles ». Cet article ne changera pas la donne, mais je me permet de parler de ma passion et d'y réfléchir un peu plus pour y donner une nouvelle profondeur. Il faut savoir se rendre compte que la défaite est aussi positive dans les rogue-like que dans la vraie vie : elle est comme dans les jeux une

nouvelle chance de commencer, ailleurs ou autrement, mais il ne faut pas nier qu'elle est aussi l'écroulement de toute une construction à laquelle on tenait.

Pour finir, je dirai que l'abandon a évidemment une saveur différente entre le rogue-like et la vraie vie : je vois vraiment l'abandon négativement dans ma catégorie favorite (actuellement) de jeux, mais j'estime qu'il est plus bien plus positif dans la vraie vie. Abandonner c'est lâcher la corde, c'est se reconnaître non pas incapable, mais non préparé, non envieux de notre ancien objectif et plus mature de nos capacités. Abandonner c'est se connaître et savoir de quel bois on se chauffe, c'est voir nos propres limites, c'est s'accepter dans une défaite pour mieux la transformer en victoire. Evidemment je ne prône pas l'abandon comme philosophie de vie, mais je vous dirai juste ceci : ne soyez plus peureux de la défaite ou de l'abandon, soyez juste envieux d'apprentissages, des nouveaux départs et de vos vies telles qu'elles le sont et comme vous vous devez de les accepter.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

2. Peut-on parler de philosophie chinoise ?

Première partie : Ce que les Européens en disent

Par Joe Elsen

Notre premier article s'attachait à définir ce qu'était la sinologie. Nous en avions conclu en disant qu'elle était une discipline née sous l'impulsion des missionnaires jésuites au 16ème siècle, puis reprises par les universitaires laïques européens au 18ème siècle avant de connaître l'étape à l'aube de laquelle elle se trouve aujourd'hui : une sinologie « décoloniale ». Dans ce deuxième article, nous nous attacherons à une question bien souvent posée et à laquelle chaque personne y a été de son petit avis : « peut-on parler de philosophie chinoise » ? C'est à notre tour d'y répondre.

Peut-on parler de philosophie chinoise ? Ou devrions-nous plutôt parler de « philosophie en Chine » ou encore de « philosophie réalisée par des Intellectuels chinois » ? Nous verrons que les arguments soutenant telle ou telle expression ne diffèrent pas tant que cela des arguments des Intellectuels du 20ème siècle s'étant penché sur l'expression de « philosophie chrétienne ». Nous rappellerons donc ce débat pour voir en quoi ce dernier peut être mis en parallèle avec notre propos concernant la philosophie chinoise.

Mais tout d'abord, souvenons-nous qu'il est souvent imprudent voire incorrect de coller des concepts occidentaux sur des réalités orientales et vice-versa. À travers cet article, nous allons tenter de répondre à la question de savoir si nous pouvons poser l'étiquette « philosophie » à l'ensemble des pensées orientales et principalement chinoises : si oui pourquoi, si non alors comment devrions-nous nommer, qualifier les écrits des penseurs chinois : sagesses ? Pensées ? Réflexions ?

Notre article sera divisé en deux parties. La première se consacrera à voir ce que les philosophes et intellectuels européens disent de la philosophie chinoise (ou de la philosophie en Chine). La seconde partie portera sur ce que les philosophes et intellectuels chinois disent eux-mêmes sur la philosophie chinoise. Cette seconde partie sera publiée dans la Grenouille du mois de novembre.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Ce que les philosophes et intellectuels européens en disent

Dans la tradition occidentale (soit l'européenne vu que la philosophie américaine en est sa fille), le terme « philosophie » provient du grec « φιλοσοφία » composé des termes φιλεῖν (~aimer) et σοφία (~sagesse). Cet « amour de la sagesse », ce système de réflexion s'est construit au fur et à mesure des siècles en suivant des voies souvent divergentes mais parfois congruentes en empruntant parfois certains concepts à d'autres traditions bien que la culture occidentale se soit construite principalement sur trois bases : la grecque, la romaine et la judéo-chrétienne.

« Concepts », « systèmes » : nous voici déjà avec deux mots-clés, deux mots centraux de la philosophie européenne. En effet, le philosophe est l'artisan du concept mais il est également un constructeur de système, de son système à travers les concepts et ses concepts. Tous les philosophes occidentaux ont tenté de construire leur système (même ceux qui se voulaient anti-systèmes – pensons à Nietzsche). Certains y sont parvenus mieux que d'autres faisant des oeuvres comme les Méditations de Descartes, la Phénoménologie de l'esprit de Hegel ou encore la Critique de la raison pure de Kant des chefs-d'oeuvre systématiques. Chefs-d'oeuvre de la philosophie certes, mais pas de la littérature car il n'existe pas de littérature philosophique[1] , il existe par contre une philosophie de la littérature. Lisez la Physique d'Aristote, vous vous rendrez bien vite compte que qualifier tel ouvrage – qui pourtant est un fondamental en philosophie – de littéraire, est tout simplement faire insulte à la littérature. D'autres philosophes comme Schopenhauer ou Nietzsche par exemple ont su parvenir à joindre les deux disciplines : ils avaient ce qu'on pourrait appeler « le sens de la formule », leurs écrits étant moins affligés de la froideur accablante dont certains essais philosophiques font preuve. La mise-en-mots en philosophie ne suit pas les mêmes règles que la mise-en-mots littéraires.

André Lalande dans son *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* nous donne plusieurs définitions de la philosophie. Je retranscris ici le début des six définitions :

1) Savoir rationnel, science, au sens le plus général du mot.

[1] Nous ne qualifions pas de « littérature philosophique » l'ensemble des œuvres écrites en philosophie. Nous préférons pour cela l'expression « corpus philosophique ».

2) Ensemble d'études ou de considérations présentant un haut degré de généralité, et tendant à ramener soit un ordre de connaissance, soit tout le savoir humain à un petit nombre de principes directeurs.
3) Ensemble des études qui concernent l'esprit, en tant qu'il se distingue de ses objets, qu'il est mis en antithèse avec la nature.
4) Disposition morale consistant à voir les choses de haut, à s'élever au-dessus des intérêts individus et, par suite, à supporter avec sérénité les accidents de la vie.
5) Doctrine ou système constitué.
6) Ensemble des doctrines d'une époque ou d'un pays.[2]

La philosophie ne suit pas une démarche littéraire. La philosophie suit une démarche rationnelle, scientifique. Ce terme a dans son acceptation occidentale toute sa pertinence : la philosophie est l'étude des systèmes construit de façon argumentée ayant une prétention à l'universalité et à la vérité. Voilà notre définition européenne de la philosophie.

Or, en Chine, les pensées que l'on pourrait qualifier de « philosophies chinoises » ne sont pas construites de cette sorte : il n'y a pas de « systèmes philosophiques chinois » comme il existe des « systèmes philosophiques occidentaux ». La philosophie chinoise ne s'écrit pas de manière systématique et bien souvent, les concepts ne sont pas clairement définis mais simplement suggérés.

Dès lors, il faut soit admettre que l'on ne peut pas parler de « philosophies chinoises » mais plutôt de « pensées chinoises » ou de « sagesses chinoises », soit entendre sous une plus grand acceptation le terme de « philosophie » ne se résumant ainsi plus à sa définition occidentale mais s'ouvrant à d'autres définitions, à d'autres méthodes. Il nous faudrait donc une définition plus « inclusive » du mot « philosophie ».

Personnellement, j'opterai pour la deuxième option. Est-ce là un colonialisme intellectuel ? Un nouveau signe d'occidentalisation des autres cultures ? Je ne pense pas. Car nous pouvons voir la philosophie comme étant une réflexion sur le monde (ou la fille de son temps comme le disait Hegel) peu importe la méthode, le style, la manière

[2] Lalande A., Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, deuxième édition "Quadrige", 2006, pg. 774-776

argumentative établie pour énoncer ses idées. La philosophie est polymorphe. Elle s'adapte et mute en fonction de son temps et du penseur qui la pratique, mais elle a toujours cette capacité d'être reconnue au premier coup d'œil. Si la philosophie est la fille de son temps et que notre temps est à la mondialisation permanente, alors adaptons et élargissons notre définition.

Voyons ce qu'Anne Cheng a à nous dire sur le sujet :

« Si la pensée chinoise n'éprouve jamais le besoin d'expliciter ni la question, ni le sujet, ni l'objet, c'est qu'elle n'est pas préoccupée de découvrir une quelconque vérité d'ordre théorique. Cela est peut-être à mettre en relation avec une écriture bien particulière, radicalement différente des systèmes de notation phonétique propres aux langues alphabétiques européennes. D'origine divinatoire, elle est accréditée de pouvoirs magiques associés plus généralement à tout signe visible. Au lieu de s'appuyer sur des constructions conceptuelles, les penseurs chinois partent des signes écrits eux-mêmes. Loin d'être une concaténation d'éléments phonétiques en soi dépourvus de signification, chacun d'eux constitue une entité porteuse de sens et se perçoit comme une « chose parmi les choses » .[3]

Retenons au passage une chose : la philosophie chinoise est d'origine divinatoire. Nous y reviendrons dans notre troisième article de décembre qui portera sur la mythologie chinoise. Sa naissance est liée non pas à une quête de raisonnement rationnel sur le monde qui l'entoure (comme la philosophie européenne) mais à une quête mystico-théologique d'interaction avec les esprits.

Certains sinologues comme Javary ont expressément omis de parler de *« philosophie chinoise » ou même de « religions » préférant le terme de « sagesse » : « Sans doute parce qu'à la différence de la religion qui se fonde sur un absolu sans compromission possible, la sagesse est un cheminement, une propension, un enseignement. En chinois, taoïsme, confucianisme et bouddhisme sont réunis par une expression, 三教 san jiao, qui est généralement traduite par « trois religions », ce qui faisait dire au père Larre qu' « on aura rarement eu la main plus malheureuse pour fournir un équivalent occidental à l'expression chinoise san jiao ». Ne serait-ce simplement que parce que aucun*

[3] Cheng A., *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997, pg. 34-35

idéogramme, en chinois classique, ne correspond à l'idée occidentale de religion.(...) Matteo Ricci et les premiers missionnaires jésuites arrivés en Chine au tournant du XVIIè siècle ont si bien compris cela qu'ils ont préféré présenter le christianisme aux Chinois non comme une religion, mais comme un enseignement. Le catholicisme est toujours désigné en chinois par l'expression 天主教tian zhu jiao, littéralement « enseignement » (教 jiao) du maître (主 zhu) du ciel (天 tian) »[4] .

Nous le voyons : rien que de part ces (trop) courts extraits, les dénominations occidentales ont du mal à « coller » avec les réalités orientales (et vice-versa). Cependant, un phénomène très intéressant est en train de se produire : le néopragmatisme américaine et le (néo-)confucianisme chinois sont en train d'essayer d'opérer une synthèse. Contre la phénoménologie européenne ? Je pense que oui, même si ce n'est pas exprimé explicitement, il est clair qu'une union est en train d'être formée pour supprimer l'hégémonie européenne continentale en philosophie.

À ce sujet, je renvoie ici à l'article de Joël Thoroval intitulé « La tentation pragmatiste » dans le livre « La pensée en Chine aujourd'hui » sous la direction d'Anne Cheng paru chez Gallimard (Folio) en 2012 commençant ainsi :

« *Il est bon de partir de la situation la plus récente : l'appel à une sorte d'alliance entre néopragmatisme développé aux Etats-Unis et un nouveau confucianisme émergeant aujourd'hui en Chine. Pour mettre cette « tentation pragmatiste » en perspective, il faudra revenir aux origines de la rencontre : la visite de John Dewey en Chine, à l'époque du Mouvement du 4 mai 1919, et ses effets sur le monde intellectuel chinois. Et pour illustrer les devenirs inattendus de cette interaction sino-américaine, on reviendra à une entreprise contemporaine, celle du philosophe Li Zehou. Ce dernier, en effet, se réclame aujourd'hui, dans une Chine post-communiste, à la fois d'un certain pragmatisme et d'une relecture moderne de l'héritage confucéen* » .[5]

En effet, avec la distinction philosophie analytique/philosophie continentale, c'est la première fois dans l'histoire de la philosophie européenne qu'on géolocalise un courant philosophique à l'échelle d'un continent. Avant l'introduction de cette distinction, on ne parlait pas de philosophie à l'échelle continentale mais on en parlait à l'échelle d'un pays (philosophie française, grecque allemande, anglaise, ...). Pourtant,

---

[4] Javary C. J.-D., Les trois sagesses chinoises, Paris, Albin Michel, 2012, pg. 13-14

[5] Thoroval J., dans « La pensée en Chine aujourd'hui » (sous la direction d'Anne Cheng), Paris, Gallimard, 2012, pg. 103-104.

notons bien que même si on géolocalise la philosophie pour la première fois à l'échelle d'un continent, ceci ne veut pas dire que le courant reste cantonné à cette espace géographique. On fait de la philosophie continentale en dehors de l'Europe (notamment au Japon). La géolocalisation signifie que la philosophie continentale puise ses sources dans la tradition de pensée européenne et que celle-ci exprime une vision de la philosophie voire une vision du monde qui n'est pas celle des « insulaires », à savoir, des Anglosaxons (Royaume-Uni, Etats-Unis, …).

Les insulaires représentant la philosophie analytique sont Anglo-saxons principalement. Ce sont eux qui ont inventé l'expression « philosophie continentale » pour bien s'en distinguer. La philosophie analytique s'est donc définie contre la philosophie continentale qui au départ ne se définissait pas comme telle. Cette philosophie continentale n'est pas monolithe et regroupe des courants hétérogènes (même s'ils appartiennent tous à la même famille), le plus important d'entre eux étant la phénoménologie mais il y en a d'autres comme l'herméneutique, l'existentialisme, le structuralisme, la théorie critique (Habermas, Honneth, Apel, Adorno, ...), la déconstruction,etc…

Ainsi, si le duel philosophique du 20ème siècle opposait philosophie continentale et philosophie analytique, il semblerait que même si la philosophie continentale n'ait pas dit son dernier, celle-ci serait en perte de vitesse du côté asiatique à l'exception du Japon où l'Ecole de Kyoto tente depuis un siècle de « marier » la phénoménologie et l'héritage proprement nippon – le philosophie Kitaro Nishida, fondateur de l'Ecole ayant fait pénétrer Husserl et ses thèses sur l'archipel.

De même qu'aborder un texte philosophique européen requiert une certaine tournure d'esprit, aborder un texte de philosophie chinoise en requiert une également. Lorsque nous abordons un texte chinois (voire tout texte extra-européen, toute culture extra-européenne), nous pouvons adopter quatre attitudes différentes :

1) Voir en la Chine, la rencontre avec une altérité radicale, comme la grande « Autre ». Cette position est notamment adoptée par le philosophe français François Jullien.
2) Voir en la Chine, une grande proximité et trouver l'altérité radicale plutôt dans le rapport hémisphère nord et hémisphère sud. Cette position est

celle d'un autre sinologue Jean-François Billetert[6] (ainsi que de l'anthropologue Jack Goody).

3) Voir en la Chine, un modèle à imiter. Cette position est celle de philosophes tels que Voltaire (qui loue la Chine pour mieux critiquer le Christianisme) ou Leibniz.
4) Voir en la Chine, quelque chose de repoussant. Cette position est celle adoptée par Malebranche notamment et – encore aujourd'hui – par certains pointant du doigt le non-respect des Droits humains, l'absence de liberté de la Presse,etc...

Ces quatre attitudes sont véritablement quatre matrices d'approche, quatre modes d'interaction vis-à-vis de la culture chinoise. Peuvent-elles être appliquées à d'autres cultures également ? Nous le pensons bien. Nous pouvons toujours voir dans une autre culture soit un grand Autre, soit un grand Même, soit un modèle, soit un grand repoussoir. Ainsi, l'Autre et nous-mêmes prenons toujours d'emblée part dans une relation d'un de ces quatre types. Cela ne veut pas dire que nous ne pouvons pas changer d'attitude en cours de route. Nous le pouvons (rappelons encore une fois ce passage de la sinophilie à la sinophobie au siècle des Lumières). Mais les modes d'interaction culturelle sont toujours ceux-là : distance, proximité, imitation, répulsion.

Nous énoncions en début d'article que nous en viendrions à parler du débat sur le terme « philosophie chrétienne ». Nous y sommes.

Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser en nous interrogeant sur la validité de l'expression « philosophie chinoise » aux débats qui eurent lieu au 20ème siècle parmi les milieux catholiques sur la validité de l'expression « philosophie chrétienne

---

[6] Jean-François Billetert a écrit un pamphlet contre François Jullien. La critique commence sobrement par ces quelques phrases avant de devenir au et à mesure du livre de plus en plus acerbe : « Que François Jullien me pardonne ce titre accrocheur. J'en avais besoin pour m'adresser à ses lecteurs et porter à leur connaissance quelques objections qu'on peut lui faire. Je ne veux pas m'ériger en juge, mais être partie et laisser les lecteurs arbitrer comme ils l'entendront. François Jullien a une influence considérable, et donc une responsabilité. Cette influence me paraissant en grande partie néfaste, j'ai voulu le faire savoir. « ce n'est pas un droit, c'est un devoir, étroite obligation de quiconque a une pensée, de la produire et mettre au jour pour le bien commun », disait Paul-Louis Courier. Paradoxalement, la masse de son œuvre est un avantage pour moi : elle m'oblige à aller tout de suite à l'essentiel. Son unité d'inspiration et de méthode me facilité aussi la tâche. Mais mon intention n'est pas seulement de dire ce que je pense de son travail, et de donner mes raisons ; j'aimerais aussi le situer. J'estime en effet qu'on ne peut ni le comprendre, ni le juger si l'on ne voit pas quelle position François Jullien occupe, ou plutôt quelle partie il mène dans un grand jeu où d'autres coups sont possibles » dans Billetert J.-F., Contre François Jullien, Paris, Allia, 2014, pg. 7-8

». Se poser la question de savoir s'il existe ou non une philosophie chinoise reviendrait presque aux mêmes arguments de partisans et opposants à l'expression de « philosophie chrétienne ». En effet, y a-t-il une philosophie chrétienne ? C'est Emile Bréhier (1876-1952) qui a déclenché cette polémique. En 1931, il donne trois conférences contre la notion de philosophie chrétienne et les publie dans la Revue de métaphysique et de Morale. Pour lui, la philosophie est une démarche purement rationnelle comme la science. Ainsi, pour Bréhier, la religion ne nous apprend rien sur le monde, elle n'a pas de visée spéculative, le seul but qu'il lui concède, c'est son utilité morale et pratique. De l'autre côté du ring philosophique, nous avons le grand historien de la philosophie médiévale Etienne Gilson (1884-1978) qui va défendre qu'il existe une réelle philosophie chrétienne au Moyen-Âge car tous les penseurs médiévaux font de la philosophie dans le cadre de la foi. Gilson note à l'appui de cette thèse que les plus grands métaphysiciens au Moyen-Âge sont théologiens et note également que certains thèmes sont apparus en philosophie grâce notamment à la Révélation. Les thèses sont rationnelles mais ont été rendues accessibles par la Révélation. A Louvain, nous avons toujours défendu qu'il n'y avait pas de philosophie chrétienne suivant plusieurs arguments :

- la philosophie est une discipline scientifique, reposant sur une méthode purement rationnelle (c'est l'argument-clé de Bréhier).
- si la philosophie est ancilla theologiae, elle ne peut jouer son rôle instrumental qu'en étant elle-même.
- il y a des philosophes chrétiens et leur foi les a stimulé dans la recherche philosophique qui reste établie sur des bases rationnelles. Il est donc acceptable de parler de « philosophes chrétiens » mais pas de « philosophie chrétienne » car ce sont les hommes qui ont la foi et non pas cette discipline qu'est la philosophie.

Maintenant que tout cela est dit, faisons un premier point. Quelles caractéristiques pouvons-nous donc ainsi tirer de la philosophie chinoise ?

(1) La première caractéristique pourrait être que les thèses ne sont jamais explicitées clairement, que les objets dont il est débattu ne sont jamais réellement mentionnés, ainsi selon Anne Cheng : "*Sur l'échiquier intellectuel de la Chine ancienne, la règle principale est de décrypter quelle notion est visée dans ce qui est dit, à quel débat il est fait référence, et en fonction de quelle pensée on peut en comprendre une autre. Les textes chinois s'éclairent dès lors que l'on sait à qui ils répondent. Ils ne peuvent donc constituer des systèmes clos puisque leur sens s'élabore dans le réseau des relations qui*

les constituent. Au lieu de se construire en concepts, les idées se développent dans ce grand jeu de renvois qui n'est autre que la tradition et qui en fait un processus vivant. (...) Si la pensée chinoise n'éprouve jamais le besoin d'expliciter ni la question, ni le sujet, ni l'objet, c'est qu'elle n'est pas préoccupée de découvrir une quelconque vérité d'ordre théorique"[7] . La philosophie chinoise fait souvent preuve d'absence d'objet conceptuel (clair). Cela peut être perturbant au premier abord pour un philosophe européen. Rapidement, celui-ci peut en venir à se demander « mais de quoi ça parle ? », « pourquoi me dit-il cela ? », « je ne vois pas où le texte veut en venir »,…

(2) Nous pourrions également souligner le fait que la philosophie chinoise procède non pas de manière linéaire, ni dialectique (et encore moins systématique) mais plutôt telle une spirale qui s'efforce plus de développer, d'approfondir un point de vue que de le mentionner plus clairement, que de le clarifier. On avance ainsi dans un brouillard de moins en moins épais dont la brume se dissipe au fur et à mesure de notre connaissance des auteurs, de notre maîtrise de cette exégèse philosophique des textes chinois. Bien souvent, le thème et la thèse d'un texte philosophie chinois ne disent pas leur nom. A l'opposé de la philosophie analytique tentant de définir le plus précisément de ce qu'elle parle et de comment elle va en parler, la philosophie traditionnelle chinoise ne fait pas cela. Au contraire. La philosophie analytique a une approche directe du concept, pas la philosophie chinoise.

(3) La troisième caractéristique qu'il est important de voir est qu'un texte philosophique chinois ne s'adresse pas uniquement à l'intellect d'une personne, mais à la personne dans sa totalité : corps et esprit sont inséparables et doivent donc être traités ensemble dans un syncrétisme harmonieux rappelant l'harmonie entre le yin et le yang – contraires non pas exclusifs, mais inclusifs. L'humain est un tout. En cela, la philosophie chinoise est proche des philosophies antiques européennes comme l'atteste la thèse de Pierre Hadot pour qui la philosophie antique n'était pas seulement un discours théorique mais qu'elle était également une manière de vivre.

(4) Dernier point – et non des moindres –, la philosophie chinoise ne vise pas une vérité, ne vise pas LA Vérité. La philosophie européenne faisait « concurrence » à la théologie dans son souci de recherche de vérité. Ainsi, ces deux disciplines pouvaient entretenir cinq rapports différents :

---

[7] Cheng A., Histoire de la pensée chinoise, Paris, Seuil, 1997, pg. 33, (…) 34-35

- ancillaires : avec soit une tendance fidéiste (la foi est supérieure), soit rationaliste (la raison garde un droit de regard, mais n'est pas servante du projet de la foi).
- concordataires : avec des variantes dans le respect du concordat.
- asymptotiques : où le philosophe, conscient de la nécessité de concevoir un ordre de la raison et un ordre de la foi ne franchit pas un seuil, même si la rationalité peut y conduire.
- parallélistes : où théologie et philosophie esquissent un dialogue sans confusion et dans un respect mutuel.
- refus de tout rapport/dialogue.

Mais la philosophie chinoise se préoccupe moins d'une quête du Vrai que du bien-vivre. Il est ainsi facile de la taxer de « relativiste » voire de « sophistique » pour la décrédibiliser. Suivant cet argument, il n'y aurait pas de « philosophie chinoise » mais seulement une « sagesse chinoise ». Evidemment, nous ne suivons pas cet argument que nous jugeons fallacieux et de mauvaise foi intellectuelle.

Nous en avons terminé avec la détermination de la distinction entre la philosophie européenne (qu'elle soit devenue analytique ou continentale) et la philosophie chinoise. Nous nous excusons pour les multiples énonciations pouvant donner un aspect froid voire « clinique » à notre propos mais nous avons estimé que les sujets abordés étant éminemment complexes et débattus, nous devions synthétiser au maximum en étant le plus clair possible dans l'énonciation de nos différents points. Nous avons donc choisi l' énumération comme mode d'expression.

A présent, nous pouvons donc répondre à la question « Peut-on parler de philosophie chinoise ? » et nous répondrons oui. Car nous considérons qu'il n'y a pas qu'un seul mode d'expression pour la philosophie. Le philosopher n'est pas univoque. Son mode d'expression n'est pas unique. Et si celui-ci peut déjà s'exprimer de manière aussi différente à l'intérieur d'un même héritage (nous pensons ici aux manières si différentes qu'ont la philosophie continentale et la philosophie analytique de s'exprimer alors qu'elles sont toutes les deux issues de la même tradition de base (à savoir l'Européenne)), il est d'autant plus légitime de reconnaître que la philosophie peut être qualifiée de philosophie même si celle-ci s'exprime sur un tout autre mode dans le monde chinois.

Le philosopher est pluriel et ne saurait être réduit à une seule méthodologie. Décrédibiliser donc la philosophie chinoise parce qu'elle ne coche pas les méthodes de philosopher occidental est faire preuve d'une définition réductrice (et non pas stricte) de ce qu'est et de ce que doit être la philosophie. Comme il existe plusieurs langues avec chacune leur propre grammaire, il existe plusieurs manières de philosopher avec chacune sa démarche particulière. Nous ne pouvons donc que reconnaître la pluralité des modes du philosopher et y faire droit. Nous ne pouvons plus tenir une attitude de mépris comme la tinrent les philosophes des Lumières (mais pas que) où tout ce qui ne correspondait pas à leur définition de l'art, de la philosophie, de ceci ou de cela était d'emblée discrédité, méprisé voire « cancellé » pour reprendre un terme dont on accuse à l'heure actuelle certains mouvements de gauche (identitaire). Lorsqu'Hegel dit qu'il n'y a pas d'art hors de l'Europe car ceux-ci ne suivent pas son cheminement de l'histoire de l'art, celui-ci « cancelle » malgré lui les arts extra-européens. Nous ne pouvons plus à l'heure actuelle tenir cette attitude. Nous devons faire part à la reconnaissance de l'Autre non plus seulement via le spectre de nos définitions mais également via le spectre de ses propres définitions. Nous ne pouvons plus nous limiter à notre discours sur les autres mais nous devons également prendre en considération le discours que les autres produisent également sur eux-mêmes. Il ne s'agit pas de remplacer un discours par un autre mais de faire droit aux différents discours (le nôtre sur eux mais également le leur sur eux-mêmes). La suite donc de cet article voudra donc faire droit aux deux discours. Nous commencerons par voir ce que deux philosophes européens ont dit de la Chine avant de voir ce que des philosophes chinois disent eux-mêmes de la philosophie chinoise.

Commençons par l'attitude bien différente de deux philosophes européens. Au 17ème siècle va naître une polémique entre Malebranche et Leibniz à propos de l'attitude à adopter vis-à-vis des connaissances de plus en plus nombreuses qui nous parviennent de Chine. Malebranche a une hantise : nous ramener de Chine une forme de spinozisme ; une philosophie athée fondée sur une substance unique (le principe du « Li ») qui prétend naturaliser Dieu. Souvenons-nous que Malebranche était dualiste à l'instar de Descartes. Leibniz lui est fasciné par la stabilité du système institutionnel chinois. Malebranche va sonner la charge contre le « Li » en cinq points :

1) Le Li et la matière sont les deux genres d'êtres qui existent, l'un et l'autre sont éternels. Ceci est inacceptable pour un chrétien pour qui Dieu seul est éternel. Dire que le Li est éternel est tenable pour autant que nous nous

trouvons dans un ordre extérieur à la matière. Si nous sommes dans les veines du jade par exemple (le « Li du jade »), ceci inacceptable.

2) Le Li peut être nommé souveraine raison. Pour peu que le Li soit la nervure de la feuille, alors nous sommes chez Spinoza (le Li ordonnateur natura naturans). Ce n'est pas supportable pour Malebranche.
3) Le Li ne subsiste pas en soi, il est hors matière et est considéré comme une forme/qualité répandue dans la matière.
4) Le Li quoiqu'étant sagesse n'est ni sage, ni intelligent. Il n'est pas libre. Alors que le modèle divin chez Malebranche est Dieu en qui nous voyons toute chose, qui est l'unique auteur de nos mouvements.
5) Le Li est supposé informer une matière particulière. Cela se rapproche de l'idée d'un esprit saint qui viendrait donner un pouvoir à une matière.

En bref, Malebranche est quasiment prêt à dire qu'il y a un faux Li et un vrai Li. Mais même en admettant que le « Li » est un synonyme de « Dieu » en Chine (ce qui est déjà impensable pour le philosophe français), ce Dieu serait un Dieu trop spinoziste et pas assez catholique pour lui. L'herméneutique de Malebranche est dogmatique. Il considère que le philosophe chrétien bénéficie de la Révélation chrétienne qui permet de dire quand on est juste ou non – la Révélation permet de voir ce qui est et ce qui n'est pas – et rationnel (on prend au mot le texte et on utilise une logique indo-européenne ; l'herméneutique pêche par rationalité). Le païen n'ayant pas eu la Révélation de Dieu n'a pas cette capacité de discernement selon Malebranche. Un païen ne saura jamais véritablement juger car rien ne lui aura encore été révélé. La base du jugement chez Malebranche est la Révélation. Celle-ci est véritablement le fondement épistémologique de sa philosophie.

Leibniz n'est pas Malebranche (grande nouvelle ! Thèse révolutionnaire !). Toute sa philosophie est guidée par le même projet : l'irénisme. Cette doctrine souhaite l'union de l'ensemble de l'humanité sur base de la religion chrétienne. Il faudra donc que les Chrétiens se réconcilient entre eux (ce n'est déjà pas une mince affaire) avant de pouvoir réconcilier l'ensemble de l'humanité tout en reconnaissant que nos ressemblances sont bien plus nombreuses que nos points de divergences culturelles.

Qu'est-ce que Leibniz peut nous apprendre ? La majorité des thèses sur la Chine de Leibniz se retrouve dans « La lettre à Monsieur de Rémond sur la Philosophie chinoise » rédigée notamment en réponse au « Traité sur quelques points de la doctrine des Chinois » du jésuite Longobardi et du « Traité sur quelques points importants de la mission en

Chine » d'Antoine de Sainte Marie paru en 1734[8] . Trois thèmes herméneutiques se dégagent chez l'Allemand :

1) Il faut distinguer les Chinois du 18ème siècle et les Chinois antiques. Il faut pouvoir distinguer les textes de Confucius et les commentaires postérieurs.
2) Les textes fondateurs (autres que la Bible et même non-européens) ont quelque chose à nous enseigner. Cela passe mal auprès des gens du Livre pour qui toute la Révélation est contenue dans les Ecritures d'où l'idée de dire que l'Europe a besoin des missionnaires chinois. Pour Leibniz, nous avons besoin effectivement de missions pour nous amener à des corrections mutuelles. Il y a un principe de respect mutuel et de considération de la valeur intrinsèque des pensées. Leibniz est le premier philosophe de la modernité à poser sincèrement qu'il y a quelque chose à apprendre chez les étrangers. Il est le premier à dire que l'Europe peut s'enrichir d'éléments extra-européens.
3) Il faut chercher à donner un sens raisonnable à des textes qui sont parfois lacunaires. Une proposition est faite : demeurer en suspens. Il faut faire preuve de charité intellectuelle.

Leibniz franchit un pas que jamais Malebranche n'aurait été capable de faire. Il propose de dire que le Li est le Dieu des Chinois (ce qui est inacceptable pour Malebranche). Mais en faisant cela, Leibniz se rend coupable de deux choses :

1) Leibniz pèche par principe d'aberrance. A force de vouloir chercher quelque chose qu'on ne trouve pas, on finit par déformer les données disponibles pour « trouver » ce que nous cherchions. Il s'agit ici de pécher par orgueil intellectuelle, de faire preuve de mauvaise foi herméneutique. Leibniz en disant que finalement le « Li » n'est autre que le même principe que « Dieu » dans la pensée européenne force deux concepts à devenir synonyme pour mieux servir ses propres thèses tant au mépris de ce qu'est le « Li » chinois que le « Dieu » européen.

2) Il faut pouvoir lire tout du texte. Il est toujours plus simple de distinguer (ou d'assimiler) deux concepts lorsque nous n'en prenons qu'une définition partielle. Leibniz est manifestement plus confiant que Malebranche dans les accommodements

[8] Pour une analyse détaillée de ce paragraphe, nous renvoyons à l'excellent livre d'Oliver Roy paru chez Vrin en 1972 « Leibniz et la Chine ».

herméneutiques. Malebranche est lui beaucoup plus intransigeant. Cependant tout deux ne prennent pas les Chinois tels qu'ils sont mais selon une certaine vision pour servir leur propre vue. Ils partent avec leurs préjugés et cherchent dans leur recherche des moyens de confirmation de leur position quitte à déformer certaines réalités. Bref, les deux s'opposent quant à l'attitude à adopter vis-à-vis de ce qui arrive de Chine mais les deux se rendent coupables de la même erreur méthodologique, des mêmes fautes herméneutiques.

Nous en avons fini avec Malebranche et Leibniz. Et sur ce, nous terminons la première partie de notre article consacré à la définition de la philosophie chinoise. Nous disions précédemment que nous plaidions pour l'émergence d'une sinologie décoloniale où ce ne serait plus seulement le jugement des Européens sur la Chine qui serait pris en compte mais également le discours que les Chinois portent sur eux-mêmes. De la sorte, nous en viendrons donc à la deuxième partie de notre article dans la Grenouille de novembre qui sera consacré à une brève présentation de ce que les philosophes chinois du début du 20ème siècle ont dit de leur propre tradition. En effet, au début du 20ème siècle, la Chine opère de multiples changements qui ne peuvent laisser les Intellectuels chinois indifférents. Certains philosophes chinois plaideront pour une conciliation entre la tradition européenne et la tradition chinoise (comme l'ont fait les Japonais), mais cette attitude est minoritaire comme nous le verrons ; la grande majorité des Intellectuels, de philosophes chinois au début du 20ème siècle prôneront un repli nationaliste et idéologique en réponse à l'arrivée de plus en plus forcée des idées européennes dans l'Empire du milieu.

Poésies

Non avrei mai pensato trovare tra i miei canti

Quelli del tempo lento e profondamente morto

Come non avrei mai pensato dei miei pianti

Essere un componimento così semplice e corto

Voler viver d'istinti e d'istanti

Tra esseri distinti e distanti

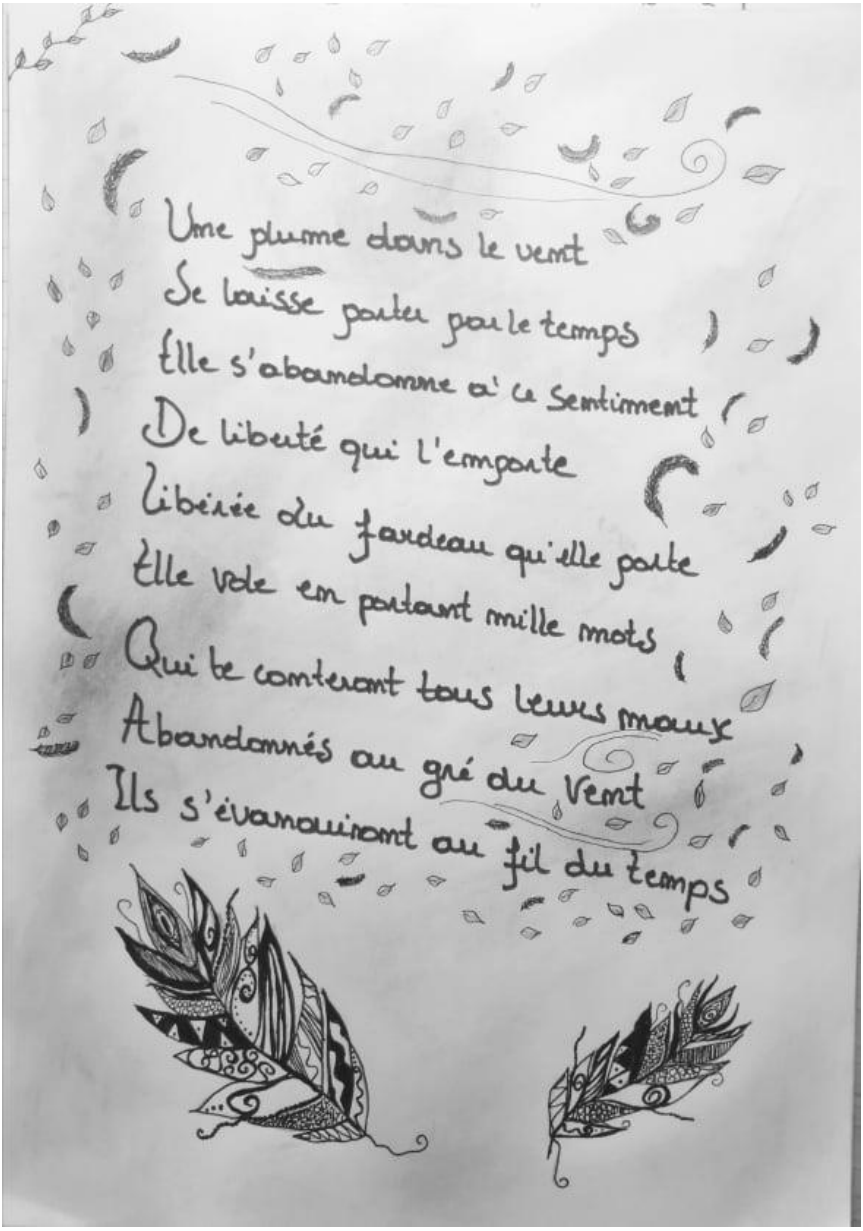
Un esercito di scissi fanti

Dalle indoli andanti

Anonyme

14/12/2016

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain



Par Marie Sauvage

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Playlist

Et ce mois-ci chers camarades, les ktqmen et women sont mis à l'honneur. Vous pourrez dès lors les rencontrer à travers leur chanson préférée! En simplement écoutant ces dernières, pourriez-vous les relier à la personne correspondante?

Ain't no moutain high enough, Marvin Gaye (Mahé)

Vent'anni, Maneskin (Maxim)

Nights, Frank Ocean (Raphael)

LSD, Genius ft Sia (Natacha)

Quartier des lunes, Eddy de Pretto (Sylvain)

Ici ou ailleurs, El Desperado & Arnaud Frogin (Alexandre)

Vordt of the Boreal Valley (Quentin)

Glue, Bicep (Milo)

Bulls on parade, Rage against the machine (Johan)

In your likeness, Woodkid (Léa)

Gravé dans la roche, Sniper (Paco)

Enjoy the silence, Depeche mode (Victor)

Achilles come down, Gang of youths (Alice agro)

C'est aussi simple que ça, Caballero (Isidore)

The long way, Mark Ambor (Tom ingé)

Un homme debout, Claudio Capéo (Matthias)

Vor i Vaglaskogi, Kaleo (Ugo)

The ultracheese, Arctic Monkeys (Rayan)

Ode to the mets, The strokes (Valentine)

Ready to let go, Cage the elephant (Jérôme)

Invisible Touche, Genesis (Iulian)

Someone you love, Lewis Capaldi (Anthony)

Ride my arrow, Bill Callahan (Thomas)

Waltz n°2, Dmitri Shostakovich (Alice philo)

Les gens qui doutent, Leïla Huissoud (Tom philo)

To you alone, Tom Rosenthal (Manon)

Wrecked, Imagine Dragons (Océane)

Nine Lives, Mad Sin (Pierre)

Happier than ever, Billie Eilish (Caroline)

Love like you, Rebecca Sugar (Rémy Huvelle)

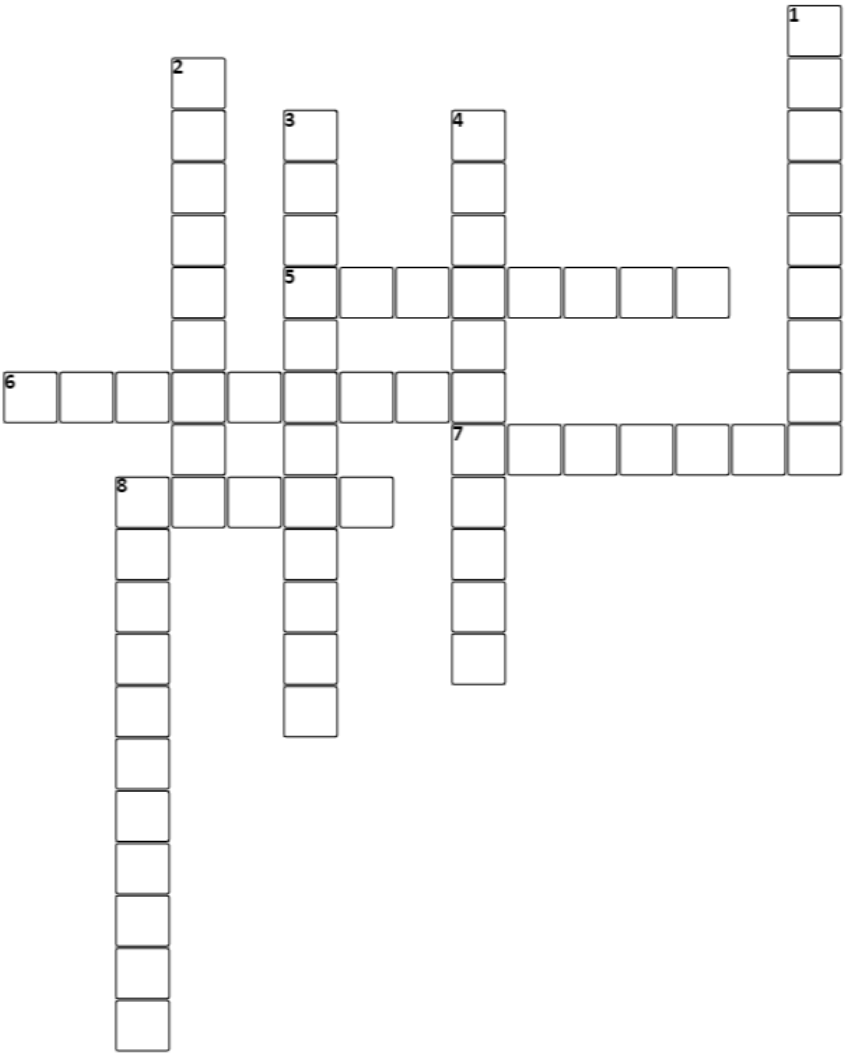
Retrouvez cette playlist **sur Youtube** « Baptème - CEP 2021 » (https://www.youtube.com/playlist?list=PLWQUQj_u4Ddh_RTvejf3AkIbZxWd-Tajv)

Et sur Spotify :
https://open.spotify.com/playlist/0hy0m3rKs8z2pyT5juApG9?si=tuW7VazRTxq4tlrvTlq5pg&utm_source=copy-link

Léa, avec la participation des néo et catéchumènes, merci ❤️

Jeux

1. Mots-croisés



Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Vertical

1 Se rendre à l'ennemi, se reconnaître vaincu.

2 Renoncement volontaire à quelque chose, perte qu'on accepte.

3 Abandon que l'on fait d'un bien ou d'un droit.

4 Fait de supporter sans protester quelque chose de pénible.

8 Fait de cesser de revendiquer un droit, un avantage, de ne plus défendre ce à quoi l'on tient.

Horizontal

5 Renoncer à une fonction, un pouvoir, et, en particulier, renoncer à l'autorité souveraine.

6 Action de se démettre d'une charge, d'une fonction, acte par lequel on signifie sa volonté de se démettre.

7 Mettre fin (chez quelqu'un), à la violence d'un sentiment, d'une sensation pénible, à un trouble. Calmer, radoucir.

8 Action de renvoyer hors de soi

2. Mots mêlés

Trouvez les comitards

Quels sont les 8 comitards manquants ?

A	K	P	J	C	É	L	I	N	E	D	Z	E	S
M	A	R	I	E	T	N	R	Q	J	A	R	M	H
Z	U	J	R	A	L	I	C	E	T	C	Q	I	V
C	R	G	E	O	F	F	R	E	Y	O	M	L	X
Q	S	A	N	Z	E	D	G	F	Q	S	K	I	I
J	B	O	O	D	T	S	V	I	U	Z	H	E	K
H	C	B	A	A	H	B	C	F	E	R	T	P	S
J	W	M	J	N	O	Y	F	O	N	R	H	B	G
E	E	W	O	D	X	C	H	C	T	R	O	H	Q
A	N	Q	D	O	Y	I	C	G	I	U	M	Z	H
N	A	R	I	C	K	X	J	L	N	T	A	R	T
B	N	A	E	Y	T	Y	F	É	E	Z	S	B	S
M	D	A	N	I	S	S	A	A	M	H	E	K	U
O	J	O	E	Y	K	Y	J	E	R	O	M	E	M

Editeur responsable –
Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Dixits

En solitaire :

Mathy : Ah mais je SAIS claquer mes fesses !

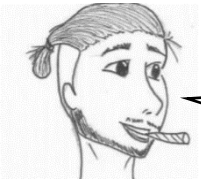
Dacos (en parlant des Catéchus master de philo) : Je vais les attaquer dans le domaine où je peux les baiser !

V2 : J'adore la capote. Dans 20/30 ans il n'y en aura plus.

Sebastian : Les impétrants c'est comme les chatons, c'est mignon tant que ça ne grandit pas.

Dacos : Je sépare tes seins comme Moïse sépara la mer en deux parties.

V2 : La calotte de Joe c'est la calotte quantique.



Thomas: Je suis la nouvelle Fanny.

Arickx aux catéchumènes: Vous me verrez souvent avec un rubik's cube, c'est afin de m'occuper les mains… quand je ne fais rien dans mon lit.

Mahé à propos de la figurine pop d'Ed Sheeran de Guillaume : Pendant un instant j'ai cru que tu avais une pop de Boodts.

Quintus à Joe : Tu as une belle bourse.

Castelli à Geoffrey : Pourquoi tu n'as jamais investi en moi ?

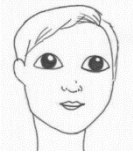
Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Wolfy : Economiquement il vide ses bourses régulièrement.

Castelli à Valendeux : Ah mais c'est trop drôle, tu as des poils sur un pied mais pas sur l'autre !

Geoffrey : Selon Tritri, ma fréquence éjaculatoire est de la poésie.

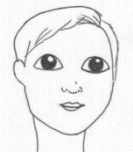
Jérôme : Allez Joe, laisse toi prendre.



Arickx à Emilie : Vas-y, abandonne moi !

Joe : Geof c'est le BHL de la psycho.

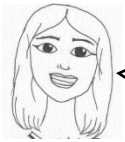
Maryne : Putain y a ce truc qui arrête pas de me gicler à la tête!



Joe à Natacha : Est-ce que tu te définis par ton dos ?

Mahé : Baise moi de façon transhumaniste.

Mathy : Emilie a dit « On peut toucher mais pas regarder. »



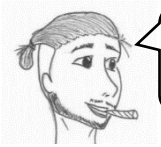
Marine Larouge : Doucement Guillaume, tu gicles partout.

Marie : Je vais quand même te faire rentrer par derrière.

V2 en chantant le chant de Cardijn : A notre cercle, levons nos mères !

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

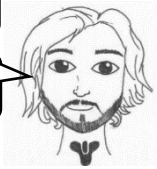
Guillaume : Tu tournes comme ça puis tu fais rentrer un deuxième doigt dans le trou.



Thomas E. parlant de Lionel : Il va falloir l'enculer jusqu'à ce qu'il soit enceinte… ça va prendre

Dacos : Je fuis comme un crabe.

Boodts : J'ai le sommeil léger et elle a la gorge profonde.



Guillaume :Tu dois ouvrir ta gorge Marie !

<u>Partie Catéchus :</u>

Alexandre : Juste lécher c'était déjà pas bon.

Alice G. : Non mais je suis a ma place, la cuisine.

Alice G. découvrant le gueule en philosophe : Eh mais c'est confortable

Matthias : Le Flamand rose est pendu parce qu'il est gay.

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Nous tenions à remercier également nos sponsors qui aident le plus transcendantal de tous les cercles à organiser de super activités toute l'année.

Si la philosophie et les rencontres t'intéresse, tu peux suivre les pages Facebook et Instagram du CEP qui détailleront les activités à venir et les moments de rencontres en cette période particulière, dans le respect des mesures de sécurité.

Prenez soin de vous,

La team Grenouille

Primum philosophare, deinde philosophare !

@cep_ucl

CEP – Cercle des Etudiants en Philosophie

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain